

**ART PARIS
DRAWING NOW**

FONDATION EDF
INSTITUT GIACOMETTI
MUSÉE D'ORSAY
ICI
FONDATION FRANCÈS
CENTRE JEAN COCTEAU
L'AR[T]SENAL
PORTRAITS D'ARTISTES

PORTRAITS

- 03 Lou Le Forban
- 04 Wiktorja
- 06 Raphaël Maman
- 08 Audrey Perzo
- 09 Inès Di Folco Jemni
- 10 Pauline Lucas
- 12 Léonie Pondevie
- 14 Loïc Morel - Derocle

EXPOSITIONS

- 16 Aurélia Zahedi à l'ICI
- 18 Fondation Groupe EDF
- 20 Alberto Giacometti/ Ali Cherri
- 22 Centre culturel Jean Cocteau
- 23 Nathanaëlle Herbelin au Musée d'Orsay

ÉVÈNEMENTS

- 24 Drawing Now Art Fair
- 26 Art Paris Art Fair

LIEUX

- 28 Fondation Francès
- 30 L'ar[T]senal à Dreux

Adhérez à ARTAÏS

Inscription en ligne sur

www.artais-artcontemporain.org

Au plus proche de la jeune création, ARTAÏS se différencie des autres associations par son indépendance et vous propose de nombreuses visites dans les centres d'art, des lieux atypiques et éphémères, des ateliers d'artistes et des galeries, ainsi que des escapades en France et à l'étranger. La revue semestrielle, diffusée gratuitement à 2500 exemplaires, est éditée grâce aux adhésions et aux partenaires.

Tarifs d'adhésion :

AMI 70€ - BIENFAITEUR 150€ - DONATEUR 250€ - MÉCÈNE 500€

Déduction fiscale de 66% à partir du tarif Bienfaiteur donnant lieu à l'établissement d'un reçu fiscal.

Pour toute question, n'hésitez pas à nous contacter à : associationartais@gmail.com

Directrice de la revue : Sylvie Fontaine - **Contributeurs :** Agathe Anglionin, Aurélie Barnier, Amélie Boulon, Catherine Duparc, Sylvie Fontaine, Marie de la Fresnaye, Marie Gayet, Nathalie Gallon, Juliette Guillemot, Gilles Kraemer, Romane Philip, Maya Sachweh, Patrick Scemama, Mélanie Zougheib -

Maquette : Mariana Hamel

Imprimeur :

Tous nos remerciements à l'imprimeur média graphic pour son soutien.

« Notre métier est né de la volonté des hommes de transmettre, plus que jamais, média graphic soutient et s'engage auprès des acteurs du monde culturel »

Visuel de Une : Nefeli Papadimouli, vue de l'installation *Dream Coat*, 2024, Centre culturel Jean Cocteau © Elodie Ponsaud

Suivez-nous sur Facebook, Instagram et YouTube



LOU LE FORBAN - UN IMAGINAIRE CHAMANIQUE

Marseillaise de naissance, Lou Le Forban est diplômée des Beaux-Arts de Paris puis du Fresnoy après un passage à la Kunstakademie de Düsseldorf. Ce parcours lui permettra par la suite de faire des va-et-vient constants entre le dessin, la vidéo et la danse. Elle est également membre de deux collectifs, Triovisible et Sheesh collective, qui se consacrent à la performance et au commissariat d'exposition.



Tohu va Bohu, 2022, video still, production Le Fresnoy Studio National des arts contemporains © Lou Le Forban

Lou Le Forban nourrit une fascination pour les récits vernaculaires et l'iconographie du merveilleux. Mais plus que l'évocation de cet univers dont s'inspirent ses motifs, c'est à l'expérience d'un monde transcendant que nous convie l'artiste. Pour parvenir à ses fins, elle n'hésite pas à invoquer le dérèglement des sens, cet état de confusion que pourraient produire l'ivresse, la maladie, les drogues ou encore la transe qui en est l'effet le plus abouti. De fait, devant son œuvre, nous nous retrouvons d'emblée confrontés à un imaginaire chamanique ou magique qui fait la part belle aux hybridations produites avec animaux et humains, des monstres qu'elle puise dans un répertoire constitué de formes et d'histoires. De la sorte, la monstruosité se révèle comme un élément abstrait qui évoque l'impensable.

Ses œuvres nous renvoient à ces sociétés archaïques où la frontière qui sépare le réel de l'irréel pouvait être annihilée dans les esprits. En rapprochant ces deux aspects du monde qui ne peuvent s'assimiler ordinairement, Lou le Forban veut nous plonger dans un mouvement de confusion et d'hybridation tel que le montre son film d'animation *Tohu va Bohu*. Ce dernier a pour sujet une hystérie collective appelée également danse de Saint-Guy, souvent attribuée à l'influence du diable. Il pourrait évoquer aussi les conséquences d'une zoonose. Il est surtout pensé comme une fable écologique où coexistent différents imaginaires. Il en va de même avec son installation de dessins et textiles intitulée *La ronde* réalisée dans le cadre du Prix Dauphine. Le déploiement dans l'espace de maintes figures hybrides, où la frontière entre l'humain et l'animal semble abolie, rappelle étrangement les représentations des danses macabres du Moyen-Âge. Ou serait-ce une représentation de l'impensable en mouvement ? Les interactions entre l'animal et l'homme

peuvent ainsi se jouer sur différentes modalités, de la simple contamination à la fusion, et relever d'une dimension cathartique ou animiste.

Si l'aquarelle et l'encre sur le papier et le coton sont les techniques de prédilection de l'artiste, cette dernière n'hésite pas à compléter ses œuvres avec des éléments de végétaux ou d'animaux collectés au hasard de ses pérégrinations. L'exemple d'un cerf peint à l'encre pour lequel elle a confectionné des bois avec le datura est très significatif. Cette plante que l'artiste a trouvée au bord du canal de Roubaix, est un puissant hallucinogène également appelé l'herbe du diable. Cette hybridation à elle seule pourrait souligner la proximité que le réel entretient avec la magie, toujours à portée de main si l'on puise dans les ressources qu'offre la nature. Elle signale ainsi un passage possible entre le monde humain et celui des dieux ou des esprits.

Si l'ensemble de son œuvre tend à jouer sur les émotions que nous procure un monde fantasmagorique, quasi légendaire, il s'agit également de partager une expérience du sensible qui nous échappe au quotidien. Lou Le Forban cherche ainsi à rétablir un lien profondément paradoxal entre deux mondes d'ordinaire inconciliables et que l'art, en sus des dérèglements déjà évoqués, peut suggérer.

Agathe Anglionin

Résidence de création aux Ateliers Médecis en Ariège
de mars à juin

Exposition avec Félix Touzalin
Weiden Space, Düsseldorf
à partir du 10 mai 2024

WIKTORIA - LA DIMENSION HAPTIQUE DE L'ART

Diplômée de l'Académie des Beaux-Arts de Varsovie et en Master aux Beaux-Arts de Paris, Wiktorja s'est tout d'abord tournée vers la photographie, a reçu de nombreux prix, a été exposée aux Rencontres d'Arles et à la Fondation François Schneider (concours Talents Contemporains). Sa série Sparks sur la guerre du Donbass en Ukraine, effectuée entre 2014 et 2016, qui mêle portraits, collages, vidéos et photographies, a été acquise par la Fondation Antoine de Galbert. Wiktorja change de direction suite à une résidence en Islande afin de retrouver ce lien intime avec le vivant à partir de « rituels ».



to overgrow, Éditions Artais, 2024 © Wiktorja

Marie de la Fresnaye : Pouvez-vous définir votre pratique ?

Wiktorja : Elle a beaucoup évolué ces dernières années. J'ai commencé par la photographie, la vidéo et le collage sur des sujets engagés comme la vie dans le système social complexe de la Chine contemporaine (*Short Flashes, Chinese Chapters*), le début de la guerre en Ukraine (*Sparks*) ou les migrations en Italie et en France (*Labirinto, The Path*). En 2014, lors d'une résidence en Islande, je me suis éprise des paysages et de la nature en observant les traditions et les spiritualités locales. Pour la première fois j'ai senti cette puissance des éléments naturels que l'on ne peut ignorer en vivant sur place. C'est à partir de ce moment-là que j'ai décidé de travailler sur notre relation à la nature. Avec la photographie, les images étant trop 'limitées' pour pouvoir exprimer tout cela, je me suis orientée vers la sculpture, la performance ou l'installation pour recréer une relation où l'humain n'est pas supérieur aux autres régimes du vivant.

MdF : Quels sont ces rituels ?

W : Ce sont des situations performatives où le public peut vivre une réelle expérience. Si l'on prend par exemple *Imprint-Sculpture*, je taille des pierres collectées qui sont souvent semi-précieuses. Je sculpte les parties du corps en négatif, des traces de mains, de visages. Le public peut interagir avec la pierre, la toucher, sentir la matière. Dans mon projet *Study of traces*, j'utilise des plantes comme des catalyseurs en créant des installations avec des plantes sauvages et médicinales dont le public peut presser la surface sur la peau, et qui deviennent alors comme des compresses pour nous soigner de cette amnésie de la nature. Ces traces sur la peau sont le symbole de cette expérience. Ou encore à partir d'un

objet plus proche de notre quotidien, notre téléphone mobile, j'ai imaginé le projet *Mobile Stones* qui permet de toucher la matière à partir de pierres semi-précieuses. Ce projet a été présenté au Musée d'Angers dans l'exposition *I've got a feeling*.

MdF : Quelle est la place du visiteur ?

W : Le public peut expérimenter par ses sens, devenant d'une certaine manière le créateur. Il peut s'approprier l'œuvre qui comporte une dimension haptique. Si l'homme s'est approprié la nature de manière abusive pendant des siècles, je cherche une connexion fondée sur le respect et la responsabilité. On fait partie de ce cycle de la nature.

MdF : Quel bilan faites-vous de l'exposition des Éditions Artais ?

W : J'ai proposé deux collages avec des plantes séchées et des images de sculptures anciennes, d'une part une Sainte médiévale, Marie d'Égypte, et d'autre part un discobole romain. Deux sculptures envahies par les plantes comme une métaphore du corps humain envahi par la nature. Le bilan est très positif à la fois au niveau de l'organisation et des rencontres avec les collectionneurs, les amateurs et les autres artistes. C'est une belle initiative qui incite le public à découvrir les artistes et à acquérir des œuvres à des prix accessibles.

MdF : Vous avez un atelier à Poush. Qu'est-ce que cela vous apporte ?

W : C'est un endroit qui ouvre de nombreuses opportunités en termes de rencontres professionnelles et d'échanges avec les artistes qui ont des pratiques différentes même si nous sommes très nombreux. Ce qui génère une certaine concurrence même



Imprint-Sculpture (Imprint-Face), 2022 © Wiktorja

si elle peut être stimulante. Cela donne des réelles possibilités de rencontres qui ne seraient pas possibles autrement.

MdF : Quelles sont vos impressions aux Beaux-Arts de Paris ?

W : J'ai repris mes études trouvant la scène artistique parisienne exigeante. C'est un peu tôt pour juger même si je trouve l'ambiance bienveillante et très ouverte. Par exemple, nous réalisons une végétalisation de l'espace autour de l'atelier de Tatiana Trouvé, et même s'il était difficile au départ de convaincre l'administration étant donné l'histoire et les contraintes du lieu, nous avons rencontré beaucoup d'écoute et l'envie de changer certaines règles, de faire bouger les lignes.

MdF : Quels sont vos projets ?

W : Dans les mois prochains, je vais faire partie de deux expositions à Paris : à la galerie Julie Caredda, pour un duo show avec l'artiste Golnaz Behrouznia et dans une exposition collective à la Maison Guerlain.

En juillet mes *Mobiles Stones* vont être performés par les visiteurs d'*Ornamenta 2024*, programme régional culturel de soutien à la jeune création dans la partie nord de la Forêt-Noire (Allemagne). Je suis aussi en train de réaliser une projection immersive de la performance *Traces*, créée avec une chorégraphe et sept performeur-ses dans mon jardin sauvage en Pologne.



Public Imprint-Sculpture (Stone as a statement), 2022 © Wiktorja

Galerie Julie Caredda, 4 rue de Miromesnil 75008 Paris

A partir du 21 mars

Maison Guerlain, à partir du 30 mai

Ornamenta 2024 - (Forêt-Noire, Allemagne)

Du 5 juillet au 29 septembre

Entretien réalisé par Marie de la Fresnaye

RAPHAËL MAMAN - DES NORMES AUX FORMES

Né à Paris en 1993, Raphaël Maman est diplômé des Arts Décoratifs de Paris en design graphique et des Beaux-Arts de Paris (atelier de Tatiana Trouvé). Son travail, entre Arte Povera, art minimal et conceptuel, trouve son essence dans l'interrogation critique des normes et standards qui régissent notre quotidien.



Formats de base, 2017 © Raphaël Maman

Dans une de ses premières installations, *Formats de base*, réalisée pour son exposition de diplôme aux Arts Décoratifs en 2018, il jette littéralement les bases de son œuvre à venir.

Partant des formats de papier standard A0, A1, A2, A3 et A4, établis par l'ingénieur allemand Walter Porstmann, officialisés en 1922 et très vite adoptés un peu partout dans le monde, Raphaël a coulé des dalles de béton aux mêmes dimensions pour former une sorte de mosaïque monochrome posée par terre. Il passe ainsi de la deuxième à la troisième dimension et, en même temps, du domaine de l'art appliqué du graphisme à celui de l'art plastique.

Si le papier a été le premier à faire l'objet d'harmonisation et de standardisation pour des raisons d'efficacité et de rationalisation, ce principe a été très vite appliqué à d'autres matériaux, notamment dans la construction. C'est un autre allemand, auquel l'artiste se réfère explicitement, l'architecte Ernst Neufert, passé par le Bauhaus, qui a échafaudé en 1936 un système de standardisation des éléments de construction, qui fait encore référence aujourd'hui. Il sert aussi bien pour la conception d'une cage à poules que d'un immeuble ou de mobilier de bureau. Mais tout système peut avoir des failles. C'est ce que l'artiste démontre dans plusieurs de ses pièces, comme dans *Cloison* de 2019, où il a essayé de faire rentrer de force des plaques de plâtre d'une hauteur standard de 2,50m dans un espace de 2,40m de haut, avec un résultat désastreux : le placoplâtre effiloché et des traces de frottements au plafond.

Souvent, Raphaël Maman associe des matériaux qui, normalement, ne vont pas ensemble, mais trouvent un point commun dans les dimensions standardisées, comme des boîtes aux lettres surmontées d'une tour de briques, ou un matelas couvert d'une couche de briques rouges, sur laquelle est posé un coussin en béton (*Charge*, 2021). Le titre ne fait pas seulement allusion au poids des briques mais aussi à celui d'un corps qui a creusé le matelas et ainsi créé un creux dans la couche de briques, comme une trace de fantôme. Une des rares pièces de l'artiste qui évoque une présence humaine, même par l'absence.

L'artiste emploie de préférence des matériaux « basiques » du bâtiment, béton, ciment, plâtre, fer, bâches, parfois aussi des outils d'artisans.

Pour les éditions Artais 2024, il a proposé une série d'objets composés de crayons de charpentier, assemblés par des rivets, pour former un mètre pliant d'une longueur d'environ un mètre. L'outil, servant à tracer des lignes et délimiter un espace, devient ainsi lui-même instrument de mesure (approximatif).

Ces pièces sont des déclinaisons d'une installation plus importante de 16,685 m (2022).

Tous ces crayons sont usagés, objets trouvés ou échangés, comme le sont les chaises et autres éléments de mobilier, un lampadaire, un porte-manteau et un caisson de rangement, qui forment son installation *Le Banquet*, présentée dans l'exposition *S'en sortir sans sortir* au Consulat-Voltaire en 2023. Raphaël les a enchâssés dans des plateaux en béton à la hauteur standard d'une table, les privant de leur fonction première pour en faire des supports. Aurait-on envie de s'installer à ces tables peu accueillantes ?

Nombre de ses installations sont en quelque sorte des scénographies pour un théâtre de l'absurde. Elles font par exemple penser à la pièce de Eugène Ionesco, *Les Chaises*, où un couple de vieillards accumule des chaises destinées à des invités qui n'arriveront jamais.

La référence au théâtre n'est pas fortuite. Raphaël s'est très tôt intéressé à l'architecte italien Nicola Sabbattini qui publia en 1638 un traité sur la scénographie et les machineries de théâtre. Alors que le théâtre classique à l'italienne vise à créer l'illusion en cachant les mécanismes qui permettent de la produire, l'artiste prend le contrepied en cassant les codes et en dévoilant l'envers des coulisses. Pour son exposition de diplôme aux Beaux-Arts en 2020, il a fabriqué un *Praticable*, une structure servant à supporter les décors et les acteurs. Sauf que son châssis en acier est couvert de plaques de ciment mâché empreintées sur des cartons, extrêmement fragiles, qui ne supportent rien du tout. Le praticable est donc pratiquement impraticable.

Praticable, 2020 © Adrien Thibault



Il a également disposé à différents endroits de l'espace des *Servantes*, ces lampes qui éclairent sommairement la scène quand les projecteurs sont éteints, des « veilleuses » de l'âme du théâtre. Mais ses servantes n'éclairent pas puisque les ampoules sont moulées dans de la graisse de roulements. Par contre, le gras se diffuse dans l'espace et l'imprègne ainsi de « son âme ».

Le travail de Raphaël Maman nous fait prendre conscience du « quadrillage » de notre vie quotidienne, des normes qui la régissent, souvent à notre insu. Il nous invite à casser les codes et à nous réapproprier notre espace de vie en inventant nos propres règles et à le remplir de poésie.

Maya Sachweh

Art au Centre #14

Jusqu'au 31/04/2024

Vitrine personnelle au 9 Passage Lemonnier, Liège, Belgique

Exposition collective

Du 11/04 au 16/06/2024

Espace Le Carré, Lille

Duo show avec Pier Sparta

Du 15 au 29/06/2024

Centre d'art Jean-Pierre Jouffroy, Bonneuil-sur-Marne

Cloison, 2019, © Raphaël Maman



Environ un mètre, 2023, Éditions Artais © Raphaël Maman



Charge, 2021 © Raphaël Maman

Le Banquet, 2023 © Raphaël Maman



AUDREY PERZO - ATMOSPHÈRES COLORÉES

En sculptrice, Audrey Perzo travaille les tissus et le verre dans une réflexion sur les rapports entre paysage et architecture, couleurs et ombres, géographies physiques et mentales.



Le Crépuscule des formes, 2023, vue de l'exposition à l'Espace d'art Camille Lambert, Juvisy © Audrey Perzo.

Dans l'exposition *Crépuscule des formes* en 2023 à l'Espace d'art Camille Lambert de Juvisy, en suspendant des rideaux translucides, elle plonge le visiteur dans les brumes hivernales nappant la côte bretonne, puis dans le halo d'un soleil couchant dans le sud du Liban. Ces formes mouvantes troublent la perception des couleurs relevées sur les lieux et apposées en nuancier sur les murs. L'ensemble fait vibrer l'architecture, soulignant certains éléments quand d'autres sont transmués par les aplats de lumière. À rebours de la peinture de paysage, il s'agit ici de l'intégration de paysages aux surfaces architecturales. La création d'espaces de projection autant que de repli est également au cœur de l'installation (...) *vue du ciel* dans un jardin, pour *Hors-d'œuvres* à Juvisy en 2023, qui associe un sol coloré et un miroir circulaire : surface aux contours nets reposant sur un strict quadrillage, elle est brouillée par les rayons du soleil, les gouttes de pluie ou les corps des promeneurs qui s'y penchent. Le titre de la prochaine exposition d'Audrey Perzo, *La lune des roses*, qui débute en juin au POCTB à Orléans, est inspiré de l'appellation donnée par des tribus de natifs américains algonquins à la pleine lune de ce mois, en raison de sa teinte rougeoyante. En Europe, on parle de lune des fraises ou lune de miel, qui renvoie également à la couleur et à la saisonnalité.

Poursuivant ses recherches pour évoquer des atmosphères, des espaces et différentes temporalités, elle a choisi de réaliser des œuvres à partir des éléments accumulés dans son atelier. Le tissu y sera très présent, en particulier celui qui, tendu sur les balcons au Liban où elle se rend régulièrement, protège les habitations du soleil, du vent ou des intempéries.

L'artiste puise ainsi dans des matériaux dont elle connaît les usages traditionnels et les propriétés, tant dans un souci de production écologique que d'un désir d'expérimentation. La fascinent la fragilité et la transparence du tissu comme du verre, isolants qui prodiguent fraîcheur ou chaleur et, selon leur déploiement, des espaces propices à la rêverie, au mystère, au

souvenir. Fenêtres et balcons sont des ouvertures sur le monde qui ménagent aussi l'intimité d'un intérieur : « Dans mon travail, il y a toujours cette idée de fenêtre qui impose un cadre à notre vision vers l'extérieur, d'un rideau qui empêche de voir et d'être vu ou fait apparaître des formes et couleurs floues. Le verre m'intéresse tant pour son reflet, sa transparence ou la buée qui s'y dépose, offrant une sensation de réconfort et suggérant une atmosphère particulière, que pour toutes ses couches entre nous et l'extérieur : »

Le travail d'Audrey Perzo, fondé sur le cycle et la mémoire des matériaux, pointe la façon dont couleurs et lumières évoluent, dans un souffle, selon le temps et les lieux.

Aurélié Barnier

La lune des roses

Du 27 juin au 28 juillet

Le Pays Où le Ciel est Toujours Bleu (Le POCTB)

5 rue des Grands-Champs, Orléans

(...) *vue du ciel*, 2023, exposition *Hors-d'œuvres*, Juvisy © Laurent Arduin



INÈS DI FOLCO JEMNI - LE SALON DES SONGES

Née en 1993 et diplômée des Beaux-Arts de Paris, Inès Di Folco Jemni est accueillie en tant qu'artiste résidente aux Magasins Généraux. À l'occasion de sa première exposition-résidence, elle investit l'intégralité des lieux, explorant les thèmes de la convivialité, de la tradition et du sacré. Elle nous convie à une immersion dans ses salons, nous invitant à découvrir l'ensemble de sa production.



Maia raconte, 2020 © Inès Di Folco Jemni

Inès Di Folco Jemni aborde la peinture à l'huile avec la même passion qu'un chef en cuisine. Elle fabrique sa propre peinture, considérant le processus comme une recette où elle peut choisir l'épaisseur, la transparence et jouer avec les textures afin de créer des effets uniques. Décider du moment où elle extrait la peinture du tube, ou non, devient ainsi un acte créatif et significatif à part entière. Elle puise son inspiration dans la littérature, les recherches archéologiques et anthropologiques, ainsi que dans des genres musicaux puissants et porteurs de sens tels que le Blues.

Nourrie d'histoires, de cultures multiples et de mythologies, la peintre a à cœur de retranscrire sur ses toiles des récits, images et traditions trop souvent négligés, voire effacés, des sociétés occidentales. Elle compose ses peintures comme des strates d'histoires, des palimpsestes, et s'autorise à travailler sur un temps long. Pour elle, une œuvre n'est terminée que lorsque chaque toile raconte une histoire et offre une profondeur. Revenir sur ses toiles après un certain temps lui confère le recul nécessaire pour simplifier, effacer, et révéler des détails cruciaux. Ce retour sur ses créations n'est pas simplement un acte de correction mais plutôt une façon de dialoguer avec ses œuvres. Il élimine l'inhibition, offrant une plus grande liberté artistique. Moins préoccupée par le destin final de l'œuvre, Inès crée une expérience visuelle où chaque couche raconte une histoire unique.

Les toiles suspendues au plafond de l'espace des Magasins Généraux, évoquant les tapisseries du Moyen-Âge, offrent une opportunité de réécrire l'histoire à sa manière.

Pendant la période d'exposition, *Le Salon des Songes* dévoile plusieurs espaces nommés « salons », dont l'atelier de l'artiste où une œuvre unique prendra forme tout au long de sa résidence, invitant chacun.e à une réunion chaleureuse d'époques et d'univers variés. Découvrez comment l'artiste fusionne peinture classique italienne et les mythes des cosmogonies Yorubas offrant une expérience artistique où la convivialité se mêle à la rêverie. Bienvenue dans l'univers captivant d'Inès Di Folco Jemni, où chaque coup de pinceau est une invitation à explorer l'essence même du beau et du sacré.

Mélanie Zougheib

Le salon des songes

Du 17 février au 7 avril 2024

Magasins Généraux

1 rue de l'Ancien Canal, Pantin

PAULINE LUCAS - À LA RECHERCHE DE L'ABSOLU

Le travail de Pauline Lucas se distingue par un jeu harmonieux composé de qualité technique, esthétique et sensorielle. En fusionnant ces trois éléments dans chaque création, elle transcende le statut d'artiste pour devenir une passeuse d'émotions et de questionnements. Son habileté à susciter des sensations sans nécessiter d'explications confère à son œuvre une beauté rare, résultat d'une technique précise et minutieuse.



Le mille visages, 2023 © Photo : Nicolas Brasseur

L'artiste se consacre à la sculpture et à la peinture, explorant principalement des représentations de corps humains et animaux auxquels sont intégrés des motifs végétaux. Bien que les figures puissent initialement évoquer la souffrance, elles se transforment en une quiétude sereine et apaisante. Réalisées en ronde-bosse, ses sculptures explorent divers matériaux tels que plâtre, bois, cire et cendres, tandis que sa peinture à l'huile et à la tempera utilise des pigments naturels. Son choix délibéré de travailler exclusivement avec des matériaux naturels vise à exprimer des expériences intimes.

Pour Pauline Lucas, la création artistique est « un acte mystique, une ouverture aux plus grands mystères de l'univers » suscitant un éveil à la fois esthétique, philosophique et spirituel. En contemplant ses œuvres, nous avons accès à son cheminement personnel, invitation subtile à développer notre propre compréhension du monde.

C'était il y a 17 ans, lorsqu'elle était encore une enfant, que son parcours personnel a débuté par l'expérience d'une connexion totale avec la nature qu'elle décrit dans son mémoire à l'occasion de son diplôme aux Arts Décoratifs de Paris.

Elle se trouvait dans la forêt de Noirmont, dans le Jura. Attirée par un grondement lointain, elle a marché à l'ombre des sapins jusqu'à atteindre le Doubs. Parvenue à cette percée dans

la forêt, créée par la rivière et laissant passer la lumière, elle a alors éprouvé une sensation d'une conscience accrue de l'espace et un sentiment aigu d'appartenir au monde, confie-t-elle : « Je sentais la vie couler, je sentais la mort se répandre. Avec le recul, je me rends compte que ce moment fut pour moi une expérience mystique, un éveil qui continue de résonner aujourd'hui. »

C'est ce moment suspendu qui a forgé sa quête de l'Absolu en tant qu'être humain et artiste. Elle considère l'art comme « un chemin conduisant à un lieu où tout peut être compris et vécu ». La forêt de Noirmont, « lieu viscéral de l'existence », a été pour elle l'endroit d'une révélation de l'Absolu, se manifestant telle une dissolution de soi-même pour fusionner avec le tout : « être tout dans tout ». Elle y a ressenti le « pouvoir-mourir », plongeant dans une réalité où les frontières entre la vie et la mort se brouillent. Étant donné que cette sensation du tout est éphémère, la quête de l'Absolu est donc devenue pour l'artiste une nécessité. Nécessité compréhensible par tous ceux voulant tout comprendre. Aussi, atteindre définitivement l'Absolu impliquerait une perte de soi, une véritable mort.

Dans son travail, l'artiste explore notamment la symbolique des oiseaux auxquels est attribué un rôle psychopompe : guides des âmes dans de nombreuses mythologies, assurant le passage

des morts vers l'au-delà. En tant que « conducteurs d'âmes », ils incarnent le lien entre la vie et la mort, jouant un rôle de transition. Ainsi, les oiseaux deviennent les symboles messagers de l'artiste, faisant écho à sa quête personnelle.

Au sein de l'exposition collective intitulée *La mort en ce jardin*, sous le commissariat de Marie Gayet et Laure Boucomont, les œuvres de Pauline Lucas se révèlent en parfaite correspondance avec la thématique explorée qui interroge la mort comme continuité, suite de la vie et retour sur soi.

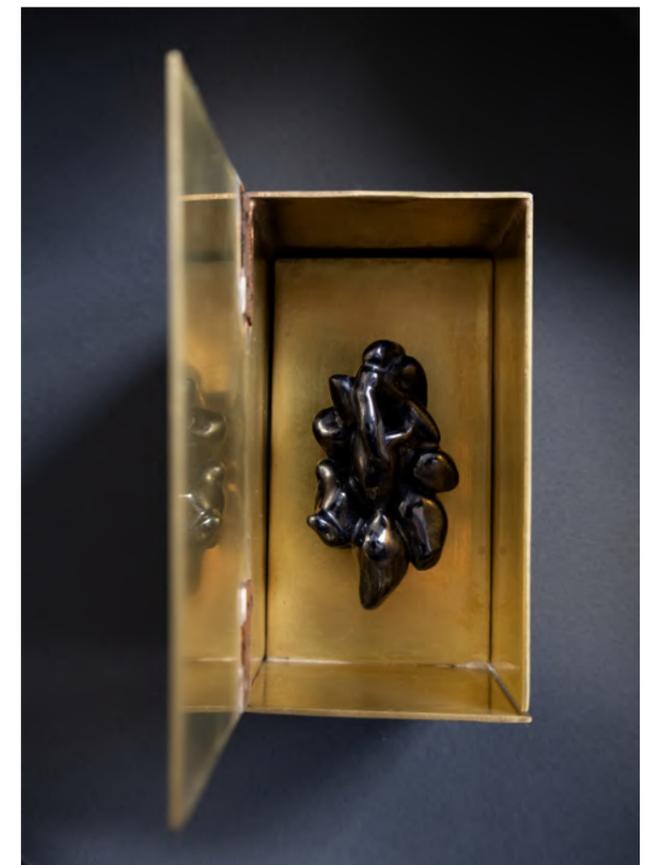
Romane Philip

La mort en ce jardin

Du 14 mars au 6 avril 2024

Association Fertile

11 rue Pierre Sarrazin, Paris 6e



Le nom de dieu (Elpis), 2022

Fondation FIMINCO

FONDATION FIMINCO

EXPOSITIONS | RÉSIDENCES | MÉDIATIONS

COMING SOON
«LA LOGIQUE DES LIEUX»
 Exposition des artistes en résidence
 sous le commissariat d'Élodie Royer
 Du 25 avril au 23 juin 2024

POOYA ABBASIAN
 YOUNÈS BEN SLIMANE
 CÉLIA BOULESTEIX
 MOLLIE BURKE
 SARAH-ANAÏS DESBENOIT
 DARIUS DOLATYARI-DOLATDOUST
 NICOLAS FAUBERT
 QUỲNH LÂM
 SOPHIA MAINKA
 GOHAR MARTIROSYAN
 PASCALE RÉMITA
 LIV SCHULMAN

LÉONIE PONDEVIE - CAPTURER LES EMPREINTES

Née à Angers en 1996, Léonie Pondevie grandit imprégnée des questions météorologiques liées à l'influence de l'homme sur le territoire qu'il habite et transforme. Son œuvre photographique, documentaire et poétique, témoignant des bouleversements climatiques, suggère une réflexion sensible sur le monde qui l'entoure.

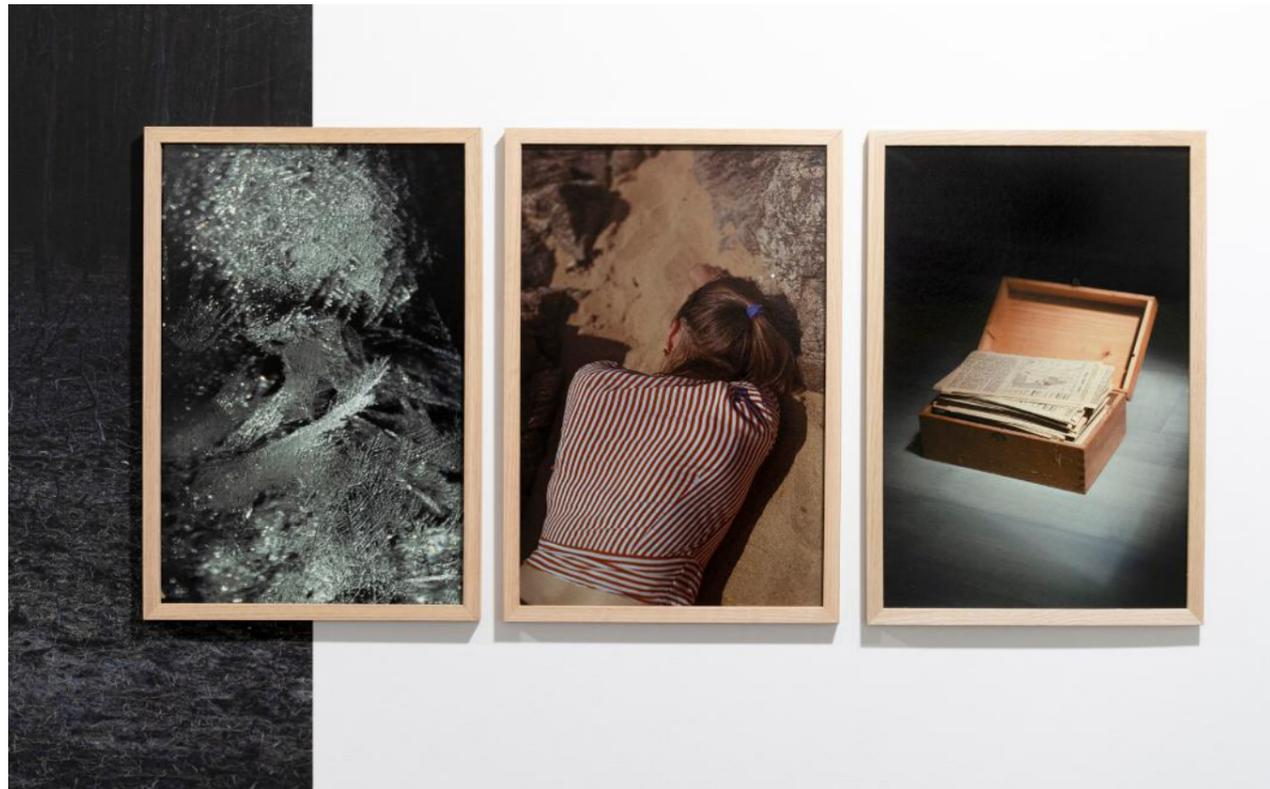


En attendant la pluie, 2023 © Léonie Pondevie

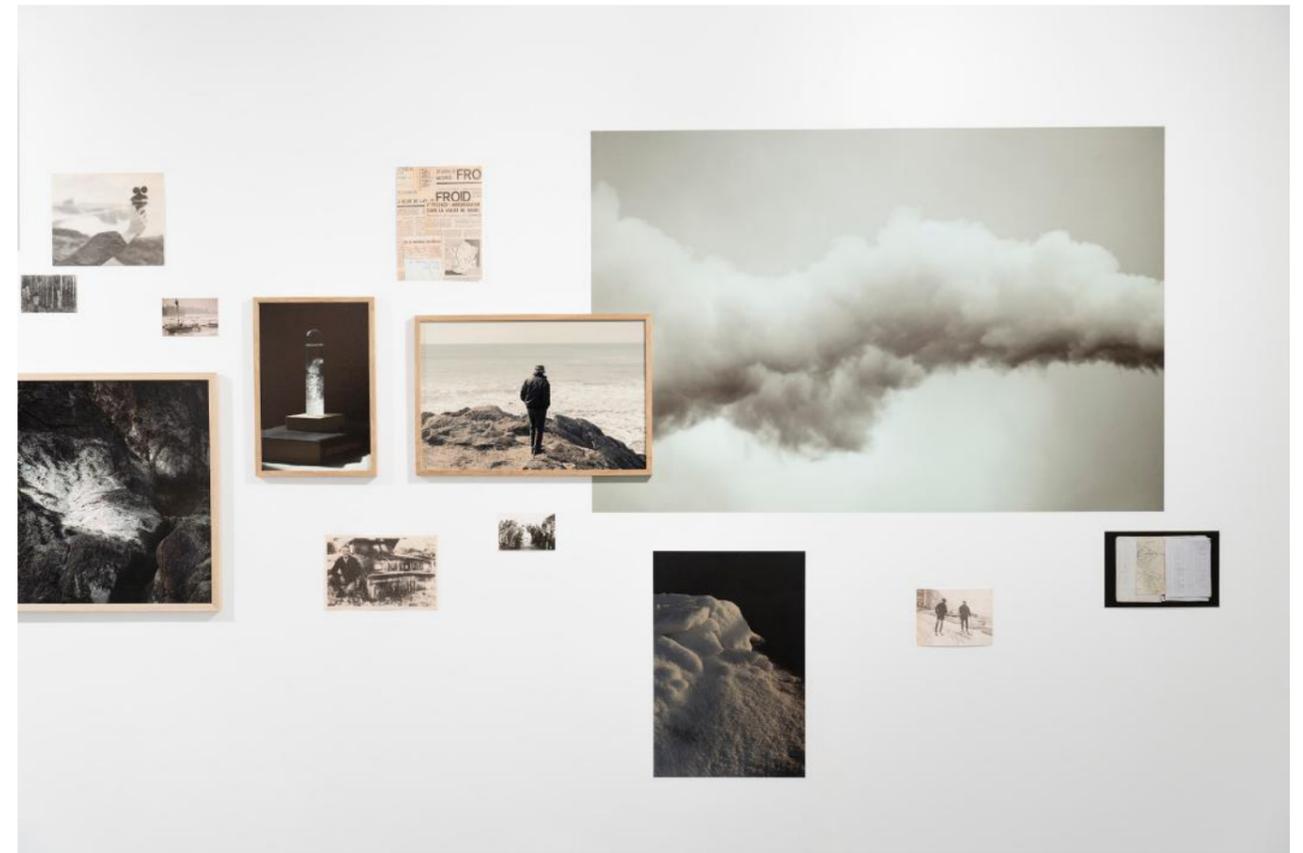
Léonie engage son parcours à l'École Européenne Supérieure des Arts de Bretagne à Lorient, où elle suit un cursus orienté vers le récit et obtient son diplôme en 2020. Sa démarche artistique se construit d'une part grâce à son héritage familial. Elle confie que son père avait pour habitude de relever les températures et la pluviométrie, ce qui lui a donné très tôt conscience des transformations climatiques. Sa pratique, fruit d'une réflexion évolutive autour de l'environnement et du retentissement de

À ses débuts, Léonie a participé à la résidence Silmultania à Givors dans le Rhône. Lors de cette expérience, qui a constitué un basculement dans sa pratique, elle a mûri un projet dans lequel elle proposait de recréer collectivement un imaginaire pour la réappropriation des territoires contaminés dans la vallée de la chimie. Ayant intégré le Collectif Nouveau Document il y a quelques années, elle a également pris part à des projets communs. L'un d'eux invitait les membres à réfléchir autour de

Vue de l'exposition *Un point bleu pâle*, Le Lieu de la Photographie, 2023 © Léonie Pondevie



l'activité humaine sur le paysage, s'est ainsi forgée autour de ces questions très actuelles désignées par le terme d'anthropisation. D'autre part, son inspiration lui vient également de documentaires, articles, ou actualités, qui sont pour elle la fondation de chacun de ses projets. Quant à ses influences artistiques, Léonie est notamment sensible aux travaux d'Amélie Labourdette, qu'elle a rencontrée durant ses études, sur l'empreinte de l'homme dans le paysage ; ou encore l'œuvre de peintres comme Caspar David Friedrich, dont elle admire le traitement des lumières et les compositions, ou Frederic Edwin Church, représentant avec une précision stupéfiante les phénomènes météorologiques.



Vue de l'exposition *Un point bleu pâle*, Le Lieu de la Photographie, 2023 © Léonie Pondevie

la thématique *un futur possible* et à produire un travail présenté ensuite à travers un web documentaire, conception d'une forme de monstration alternative.

Si l'appartenance à un collectif est profitable à l'enrichissement des réflexions de ses membres, Léonie constate néanmoins qu'il est important de trouver un équilibre lorsque les énergies de chacun ne sont pas toujours mobilisées en même temps au gré des projets.

Pourtant, l'énergie de la jeune artiste a été mise à l'honneur récemment lors des 25e rencontres photographiques de Lorient où la biennale avait pour thème *Quand les Nuages se taisent*. Un titre poétique en résonance évidente à son travail sur la matière météorologique, lui invoquant l'idée d'un orage à venir, ou au contraire, du calme après la tempête...

Elle a saisi cette opportunité pour exploiter à sa manière la notion de récit en photographie et faire naître un projet nommé *un point bleu pâle*. Il s'agit d'un écho à une photographie prise par la sonde Voyager 1 de la NASA en 1990, représentant la terre à une distance de 6 milliards de kilomètres. Faisant ainsi dialoguer l'histoire de cette photo emblématique et sa propre production, elle explore la mise en perspective des relations entre l'homme et son univers.

En 2024, l'artiste participera, accompagnée de deux des membres du Collectif Nouveau Document, à un projet d'exposition dans le cadre du *Georges Festival* à Rennes, dans lequel chacun présentera des œuvres en lien avec la notion de limite et de frontière. L'occasion pour les visiteurs de découvrir

également des productions réalisées lors d'une précédente résidence itinérante sur le littoral girondin, s'inscrivant dans cette thématique et traitant du recul du trait de côte et de l'érosion.

« Notre planète est une poussière isolée, enveloppée dans la grande nuit cosmique. Dans notre obscurité, dans toute cette immensité, rien ne laisse présager qu'une aide viendra d'ailleurs, pour nous sauver de nous-mêmes » écrivait Carl Sagan dans son livre *Pale Blue Dot*.

Les photos de Léonie, issues d'une démarche documentaire marquée par la mémoire et l'empreinte humaine sur notre terre fragile, racontent ainsi la menace de l'homme sur les écosystèmes et l'urgence à préserver notre petit coin d'immensité.

Juliette Guillemot

Programme Frutescens

Centre Photographique de Rouen
et le programme européen Futures Photography 2024

Exposition
INSPE de Bretagne, site de Vannes
du 14 au 27 juin (invitation de l'AAACMV)

LOÏC MOREL-DEROCLE - PEINTURE ET CINÉMA

Paris - Texas, 1984, Wim Wenders. Scène de fin. De l'image qui ne devait apparaître que quatre-centièmes de seconde à l'écran, Loïc Morel-Derocle réalise une série de plusieurs productions qui débute une pratique concentrée autour de l'image cinématographique.



Vue d'atelier © Loïc Morel-Derocle

Cette dernière image tapisse l'atelier, accrochée au mur par des adhésifs bleus. L'artiste les appelle images fixes, ces images singulières et captivantes qui détonnent dans le film et en deviennent la nouvelle tête d'affiche dans l'esprit du spectateur. Elles participent de sa perception du monde depuis toujours, l'œil rapidement éduqué par les films projetés dans le cinéma familial. Elles sont à disposition ici, réservoir plastique auquel Loïc attend d'appliquer la bonne combinaison. Ce n'est qu'une question de temps. Il en fabrique d'ailleurs lui-même du temps. Il extrait ces images latentes pour leur donner une temporalité supplémentaire par le recours à la peinture. A quelles fins ? Partir de l'image cinématographique en peinture, c'est développer un dialogue entre deux entités rarement réunies mais dont les compositions et les gammes chromatiques se font échos, Edward Hopper à l'appui. Mais l'analogie ne s'arrête pas là.

Loïc Morel-Derocle, né en 1998 et diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2023, propose une nouvelle réception de la peinture dont le cinéma serait la clé. L'artiste souhaite ramener le corps et les sensations dans la réception de la peinture, au même titre que l'on a l'expérience du sublime dans les salles noires du 7e art. Décaler l'image en bas du champ, pour évoquer la sensation de l'eau qui court sur les jambes et bien plus haut, dans le ciel, pour faire planer le corbeau d'Hitchcock, référence

et hommage discret au travail de composition extrême de ce réalisateur. L'image cinématographique latente est confrontée aux autres médiums pour transcender des époques et des supports. La trace qui en résulte est à opposer radicalement à toute forme d'appropriation. Cette rhapsodie d'éléments hétéroclites - picturale et cinématographique - se contente de ramener le montage en peinture pour créer une narration d'un nouvel ordre. Combiner les deux serait-il le moyen de guider le spectateur en-dehors de la salle noire vers le grand jour d'une peinture poreuse ? Le cinéma a en effet pour lui l'engouement des foules, à défaut du monde de l'art souvent *clôt* reclus sur lui-même. C'est ainsi que Loïc effeuille, pour mieux y rentrer, la scène de *Paris-Texas*. Le mille-feuille chromatique qu'il en extrait - le bleu du rideau, le jaune du plan de travail, le blanc du téléphone, le rouge d'un pot - s'étalent sur de grands tableaux accolés, cadencés comme le train de bobine de la pellicule, qui reflètent son désir de peinture.

Des tableaux, il y en a encore beaucoup d'autres. Ils volent et s'inclinent pour se présenter aux dimensions de l'atelier au fur et à mesure des explications données par l'artiste. Il ne se contente pas de récupérer des images de films, puisqu'il en produit lui-même, une caméra toujours à portée de main. Les vidéos capturées au gré des événements sont ensuite converties par



Série Paris-Texas, 2021, 9 tableaux © Loïc Morel-Derocle

la sérigraphie en images transportables et transposables. Cadre de sérigraphie en main, tableau au sol, Loïc Morel-Derocle tient la matière image devenue substantielle et compose. Le recours à la sérigraphie n'est pas anodin. Ce système d'impression archaïque nécessite de déployer une énergie considérable et de fréquenter assidûment l'image pendant le processus, de la décomposer, avant de pouvoir s'en servir. Si l'outil sérigraphique a pour vocation de reproduire, l'artiste lui préfère un usage unique, gardant la valeur de cette image fixe décrite plus haut.

Installés dans l'un des deux fauteuils rouges de cinéma qui trônent dans l'atelier, trophées d'une esthétique du 7e art, vous écouterez Loïc parler de Jan Dibbets, Cindy Sherman, John Baldessari, Martin Kippenberger et d'autant de cinéastes accomplis dont les films ont jalonné sa propre enfance. Il perçoit une similitude dans le geste de la main, du peintre et du cinéaste : cadrer le sujet, contenir le mouvement, rapporter les proportions. Projeter l'image surtout, comme l'enfant à l'imagination débordant le réel, qui s'émerveille d'un rien où il voit tout. Cette figure de l'enfant dont l'artiste nous apprend d'ailleurs le rôle capital d'espoir dans le cinéma néo-réaliste italien des années 1945 à 1955, et qu'il réinjecte lui-même dans quelques-unes de ses compositions.

L'émerveillement, Loïc Morel-Derocle y tient. C'est à ce titre que ses tableaux s'étendent sur des formats de 200 cm de hauteur, standardisés au ratio 4:3 des écrans du commerce. La dimension de la toile souhaite reproduire le schéma de l'écran de cinéma, monumental et horizontal par essence, qui oblige le spectateur des premiers rangs à adopter, tête levée, la posture

de l'émerveillement - presque christique - chère à l'artiste. Le rendu émotionnel, s'il est premier dans la quête de l'artiste, laisse place à un intérêt grandissant pour la mécanique des œuvres et des images. Sa dernière série de peintures, nommée *Tarkovski*, en lien évident avec le réalisateur russe, s'appuie sur la captation d'un incendie de panneau publicitaire travaillée en perspective du champ lexical de la lumière où l'image saturée est brûlée.

Cette complétude de la forme et du fond est recherchée perpétuellement par Loïc Morel-Derocle qui guette, dans la juste composition, des poèmes latents.

Amélie Boulin

Mystic River, 2023 © Loïc Morel-Derocle



AURÉLIA ZAHEDI - LA ROSE DE JÉRICHO

Aurélia Zahedi nous invite à retrouver les traces de la rose de Jéricho, plante réputée immortelle qui fleurit dans le désert, au cours d'un voyage immersif et proprement initiatique dans le hammam de l'Institut des Cultures d'Islam. C'est l'occasion pour l'artiste engagée dans cette quête, de recréer, à l'aide de multiples pratiques artistiques du dessin à la vidéo, un espace poétique, composant un récit à plusieurs voix, à l'écoute de la mémoire d'un territoire et des silences de l'invisible.



Herbier de l'ancien cimetière musulman de Jéricho, 2019 © Aurélia Zahedi, ADAGP, Paris, photo Tanguy Beurdeley

À l'origine, la rose de Jéricho est une plante nomade, discrète, nichée au ras du sol, transportée par le vent, capable de mourir puis de renaître dès que la pluie rare et précieuse dans le désert réapparaît. Ainsi, est-elle associée à la résurrection et au sacré; on lui prête des vertus de guérison. Est-ce l'imaginaire que la plante éveille, la résonance mystique ou l'écho de son propre exil qui poussent la jeune artiste franco-iranienne, née à Lyon et diplômée de la Villa Arson, dans cette quête de la plante mythique ? Dès 2016, après une enquête dans les livres de botanique, l'artiste entreprend un premier voyage en Palestine, rejoignant les Bédouins de Nabi Moussa qui accompagnent son périple dans le désert à l'est de Jérusalem. L'intuition de l'artiste qui voit dans la fleur « les yeux, les oreilles, le pous subtil, le réceptacle d'histoires menacées de disparaître » selon les mots de la commissaire, Clélia Coussonnet, se nourrit alors des témoignages des hommes.

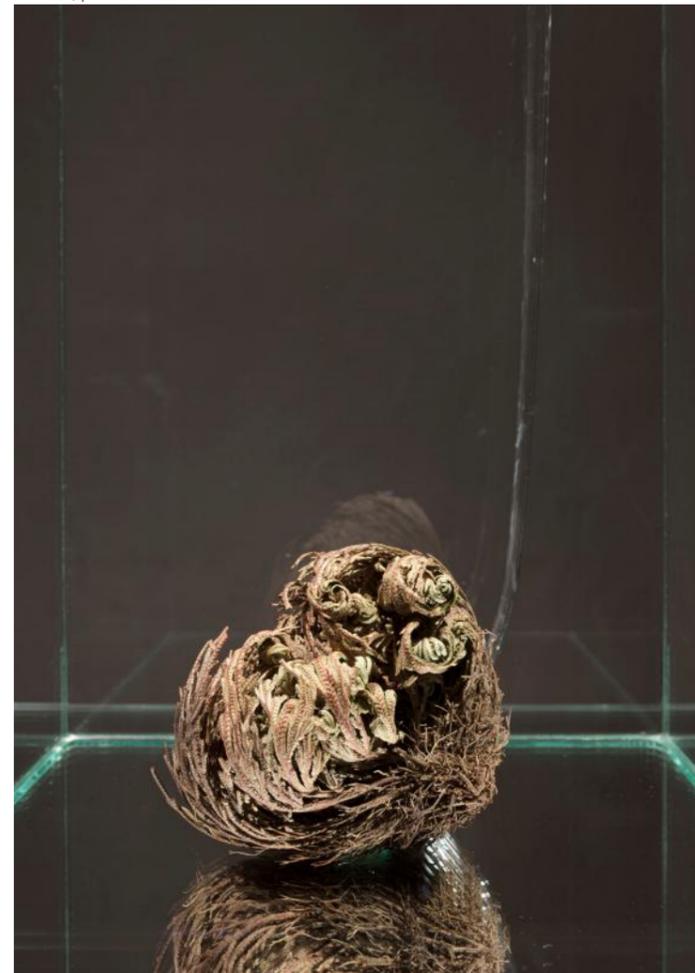
L'exposition ouvre sur une étonnante sculpture de verre transparent, reproduisant la forme de pierres tombales du cimetière bédouin de Jéricho. Celle-ci est ornée seulement de quelques graminées séchées, présentées comme dans un herbier. Ce ne sont pas des roses de Jéricho. Premier étonnement pour l'artiste, la ville sainte ne recèle aucune rose qui porte son nom. La tombe semblable à un berceau vide se transforme en allégorie de l'absence. La tonalité est donnée, l'installation n'occulte pas la réflexion sur la mort ; le tombeau est aussi un jardin, évocation du cycle de la vie par un retour à la terre. En contrepoint, de grandes toiles font surgir du sable des portraits

de Bédouins d'un réalisme singulier; présences charnelles, guides et figures tutélaires.

Dans les douches du hammam, l'artiste a conçu une installation troublante évoquant le retour à la vie. Une série de dessins à l'encre dévoile les facettes d'une rose changeante qui attend son réveil. La scénographie prépare ainsi le visiteur au dévoilement de la fleur réelle en un mouvement quasi religieux, comparable à la visite de saintes reliques dans une crypte. La fleur précieuse est enfermée dans de somptueux réceptacles de verre. Ces objets désignés comme des coffrets cérémoniels portent des noms évocateurs « *Patiens Quia Aeterna* », citation latine renvoyant à l'attente de l'éternité pour le chrétien, *En attente de boire la lune* et *Résurrection*. C'est là que l'artiste convie, certains soirs, le spectateur à une performance, rituel partagé autour de la naissance faisant revivre la rose par l'eau, la poésie et le chant.

D'autres créations associant le verre, le sable et le sel cristallisé de la mer Morte sont présentées comme des reliquaires. La transparence du verre invite à la réflexion comme devant un memento mori. Le verre n'est-il pas fait de sable, cette matière du désert qui coule comme le temps ? Face à cette

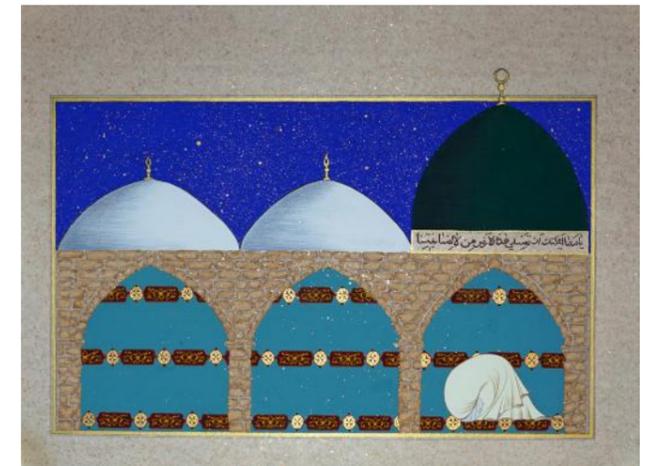
Patiens Quia Aeterna, Selaginella lepidophylla, 2018, Frac Limoges © Aurélia Zahedi, ADAGP, photo droits réservés



vitrine, trois peintures évoquent la prière de Nesrine, illustrant le recueillement d'une Bédouine dans le monastère de Nabi Moussa, qui porte le nom de Moïse, figure commune aux trois religions, juive, chrétienne et musulmane. Avec toute la subtilité de la miniature persane, la femme prosternée, enveloppée de ses voiles, apparaît comme une fleur recroquevillée toute à l'intensité de sa prière.

L'exposition se termine avec une expérience méditative. Dans une cave voûtée, un triptyque photographique ressuscite une nuit étoilée, écrasant les vestiges de tombes fantomatiques au cimetière de Nabi Moussa. Le voyage depuis les entrailles de la terre et la sculpture-tombe se clôt sur la contemplation de la voûte céleste, comme si ce regard vers le ciel pouvait apaiser la mémoire des vivants, Bédouins nomades dans ce territoire traversé par la folie des hommes.

Le récit en ellipse porté par l'artiste n'est jamais appuyé. Entre terre et ciel, *la Rose de Jéricho* se révèle une quête inachevée, comme si l'expérience artistique pouvait engendrer des récits, ressusciter des mémoires et interroger l'homme par-delà les frontières. À cet égard, la vidéo de l'artiste est exemplaire. Elle reprend d'abord la légende de la fleur qui serait née sous les pas de Marie/Maryam lors de sa fuite en Egypte. Au détour de ce voyage, sont évoqués à travers des récits allégoriques, la lutte fratricide des hommes. Deux chiens bâtards se disputent un morceau de plastique sur lequel ils se couchent. L'un chasse l'autre. Devant le monastère, des chats se nourrissent des cervelles des morts, dit la voix off. Que reste-t-il du vivant et du sacré ?



La prière de Nesrine (3), 2023 © Aurélia Zahedi, ADAGP, photo droits réservés

« Rose de Jéricho, souviens-toi du monde dans tes voyages pour me le raconter; puisque l'humanité a dessiné des lignes qui m'empêchent de franchir la poussière ». L'apostrophe à l'entrée de l'exposition est sans doute une clé pour appréhender le travail de Aurélia Zahedi, accueilli à l'Institut des cultures d'Islam, un lieu dédié à la création contemporaine qui poursuit un dialogue entre cultures dans la ville-monde.

Catherine Duparc

La Rose de Jéricho

ICI - Institut des Cultures d'Islam
56 rue Stephenson, Paris 18e
Jusqu' au 30 Juin 2024

Les veilles du cimetière bédouin de Nabi Moussa, 2023 © Aurélia Zahedi, ADAGP, photo Tanguy Beurdeley



DEMAIN EST ANNULÉ... - FONDATION GROUPE EDF

La sobriété de ce titre laconique, reprise d'après l'œuvre de Rero, résume aisément un pan fataliste que suscite le problème écologique. Pourtant, la barre qui s'y appose et traverse ces lettres de part en part suggère que ce point final n'en est pas un.



Rero, série *Akrasia*, 2023 - Bianca Argimon, *Zen Garden*, 2022 © Marc Domage

L'artiste **Rero** utilise les *Warning stripes* du climatologue Ed Hawkins comme fond thématique de ses phrases concises. Ces rayures ont une colorimétrie croissante justifiée d'après les températures enregistrées à la surface du globe. Face à la dominante de couleurs chaudes, l'artiste refuse le stoïcisme d'un constat pessimiste au regard du désastre environnemental et offre, par le simple geste linéaire qui est le sien et les trois points de suspension qui le poursuivent, une issue qui est à imaginer. Le contexte de l'exposition est désormais clair : cette sobriété désigne une nouvelle manière de vivre et de consommer, avec résilience.

Bianca Argimón souligne avec cynisme le peu de réactivité d'une partie de la société, tournée vers le profit, avec son installation *Zen Garden*. Dans un décor de gravillons harmonieusement râtelés sombrent lentement les crânes dégarnis et les costumes du capitalisme vieillissant. En fond sonore, une collection de bruits dits « ASMR » (Autonomous sensory meridian response), qualité essentiellement retenue pour sa capacité à détendre son interlocuteur. Face à l'état végétatif des portefeuilles de la City, il semble destiné au visiteur de faire lui-même les premiers pas vers cette sobriété salvatrice. Il s'agit avant tout de réaliser un constat. **Art Orienté Objet** en grave un, *The Diamond Stone*, peu reluisant et à destination d'une prochaine civilisation. Sur une pierre à fossile du crétacé, les artistes sont venus retracer le paysage humain depuis sa naissance, traversant les couches géologiques et les fossiles incrustés dans le minéral. Si végétaux et animaux constituent les premières lignes de cette pierre de Rosette du XXI^e siècle, ils sont peu à peu remplacés par des plaines arides et des champs ponctués d'excavations pétrolières.

En guise de conclusion, et en dernier recours, les artistes ont également consigné le message d'Arecibo. Ce code, créé en 1947 pour communiquer avec les extraterrestres, condense l'ensemble des informations propres à notre existence : éléments chimiques, constituants de l'ADN, figuration de l'être humain, système solaire et une représentation de la Base radiotélescope d'Arecibo d'où est envoyé ce code.

Art Orienté Objet, *The Diamond Stone*, 2023, Courtesy Galerie les Filles du calvaire - Stéphane Magnan ©Photo Rebecca Fanuele



Jordan Roger, *Burn them all (Brûlez-les tous)*, 2022 © Marc Domage

Une fois la prise de conscience établie, il s'agit par la suite de trouver comment renouveler nos modes de vies. **Jordan Roger** entend dénoncer un fait de société avec son impressionnante céramique *Burn them all (Brûlez-les tous)*. Ce château, qui ressemble à celui de la franchise Disneyland, est en ruine, prenant feu de toutes parts. Du conte de fée, il ne reste que les couleurs criardes. En filigrane de ce saccage, la polémique de la loi « Don't say gay » mise en place en Floride en 2022, et le financement par la franchise de certaines organisations politiques, par la suite interrompu.

Gabriele Galimberti, de son côté, prend pour motif l'automédication dans ses photographies *Home Pharma*. A travers le monde, il met en scène avec une extrême simplicité les familles et leurs pharmacies respectives. Si à Haïti, il est plus courant de s'en remettre aux plantes, force est de constater la profusion des boîtes blanches et des comprimés pelliculés dans la plupart des autres pays. Et de s'apercevoir d'une prépondérance d'anti-dépresseurs en France.

Le chapitre suivant nous invite à repenser notre « spiritualité consumériste », explicitée par Dominique Bourg, philosophe et co-commissaire de l'exposition. Il en propose un substitut fondé évidemment sur la sobriété qui ne signifie pas la restriction drastique mais une manière de se réaliser en tant qu'humain sans recourir à l'accumulation.

Rita Alaoui propose dans ce sens *Lawsonia Cataplasma Garden*, une vidéo performance retransmise sur trois écrans dans un espace presque clos où le spectateur est bercé par les odeurs de henné. L'artiste y reproduit un rituel de guérison au henné transmis par son arrière-grand-mère marocaine en contant ses souvenirs à propos. La blancheur clinique de l'espace performatif s'oppose radicalement aux fibres des feuilles séchées et à la mélasse du mélange dont elle s'enduit les bras. Ce contraste des matières introduit la phytothérapie dans un nouvel univers médical - en témoigne le blanc qui habille l'artiste et les murs - où l'on répare les âmes et les corps en puisant dans la nature.

Franck Lundangi dresse, quant à lui, des portraits, notamment *Témoins du mystère*, où se mêlent en symbiose personnages anthropomorphes, planètes, animaux et plantes aux couleurs chatoyantes. L'exposition montre ainsi de multiples manières d'être au monde, qui reposent sur des réalités sociales ou des expérimentations avec l'intelligence artificielle. Elle se clôt dans l'espace au sous-sol, plongé dans la pénombre. Il en émerge, entre autres, une œuvre de **Joachim Bandau**, dont les rectangles d'aquarelle superposés avec une infinie patience sont un parallèle avec celle dont nous devons faire preuve pour parvenir à cette transition.

En lien, le court-métrage de **Hicham Berrada**, *Natural process Activation #3 Bloom*, donne à voir l'éclosion d'un champ de pissenlits, phénomène rarement visible dont le spectacle contemplatif sonne comme une promesse de beauté à venir.

Amélie Boulin

Demain-est-annulé...de l'art et des regards sur la sobriété

Jusqu'au 29 septembre 2024

Fondation Groupe EDF

6 rue Récamier, Paris 6e

Franck Ludangi, *Témoins du mystère*, 2021 © Franck Lundangi, Courtesy Galerie Anne de Villepoix, photo Marc Domage



LES PASSEURS DE RELAIS

L'Institut Giacometti a donné carte blanche à l'artiste libanais Ali Cherri pour un dialogue saisissant entre ses sculptures et un montage vidéo et des têtes et figures en plâtre d'Alberto Giacometti que l'artiste a sélectionnés dans les réserves de la Fondation.



Vue de l'exposition enVISAGEment, 2024 © photo Institut Giacometti

Voir et questionner : la démarche d'Alberto Giacometti tient en ces termes, l'art étant un moyen de voir : « Les œuvres du passé que je trouve plus ressemblantes à la réalité sont celles qui en général on juge les plus éloignées d'elle. »⁽¹⁾

Les œuvres inédites d'Ali Cherri produites pour l'exposition sont pour la plupart réalisées en argile, sable, pigments et acier. Avant de se lancer, Ali Cherri cherche à comprendre le geste créatif de l'artiste avec lequel il va dialoguer. Il achète des objets anciens (comme les affectionnait Giacometti : les miniatures chrétiennes ou la sculpture chaldéenne et égyptienne) dans les ventes aux enchères puis il y ajoute d'autres éléments et en constitue ainsi une nouvelle sculpture qui aura une vie, future, et pourra aussi donner lieu à d'autres lectures. La sculpture à la tête égyptienne cohabite avec une œuvre de Giacometti et démontre de façon flagrante l'hommage qu'Ali Cherri rend à l'initiateur dans cette rencontre.

Tout comme Giacometti, Ali Cherri s'interroge sur celui qui regarde. Avec un point commun : celui de dessiner des lignes à même la matière sur le visage. Serait-ce pour déchiffrer quelque chose, pour connaître son passé ou écrire une nouvelle histoire ? Dans certaines traditions, on rapporte que les rides du front sont les nouvelles lignes d'une partition à écrire, en devenir.

⁽¹⁾ Les Dialogues de Louvre, Pierre Schneider, Editions La Barque et Louvre éditions, 2023.

Tenter ainsi de questionner le regardeur. Comme le cite Pierre Schneider dans *Les Dialogues du Louvre*, Giacometti était autant intéressé par celle ou celui qui regardait la sculpture présentée au Louvre que la sculpture elle-même. Il apprécie et valorise le dialogue avec le visible. L'auteur cite l'artiste qui soutient que les « gens aiment la sculpture égyptienne, africaine ou océanienne parce qu'ils les trouvent entièrement inventées, qu'elles nient la vue banale du réel. » Le visiteur serait-il attiré par une représentation d'une tête qu'il reconnaîtrait d'emblée, comme une personne réelle ?

La reconnaissance faciale est une technique qui permet, à partir des traits du visage, d'authentifier une personne : c'est-à-dire vérifier qu'elle est bien celle qu'elle prétend être, de l'identifier ou de la retrouver au sein d'un groupe d'individus, dans un lieu, une image ou une base de données. A partir de cette base, on s'éloigne catégoriquement de la réflexion de Giacometti et si l'on suit la ligne d'Ali Cherri, on tangué car il brouille les pistes. L'artiste propose une nouvelle décomposition faciale, présente une vidéo basée sur la superposition de visages d'actrices avec des faces de sculptures de Giacometti. Qui parle dans ce cas ? La bouche est ouverte, les lèvres remuent, avec des voix inaudibles qui se chevauchent les unes aux autres, réduites à des ondes essentielles qui seraient transmises à travers les années, voir des siècles, porteuses de sens. Ils se rejoignent une nouvelle fois, tous les deux. L'expression faciale transmet les

Ali Cherri, *L'Homme aux larmes*, 2023 © Ali Cherri, photo Institut Giacometti



Vue d'exposition enVISAGEment, Institut Giacometti, 2024 © photo Institut Giacometti

états émotionnels internes et joue un rôle dans les interactions interpersonnelles. Ne serait-ce donc pas vital de pouvoir interpréter, ressentir les expressions d'un visage même dans ses imperfections, c'est-à-dire ni dans l'idéalisation ni dans le reflet exact d'un visage dans un miroir ?

On déposait une pièce de monnaie sur les yeux des morts dans la Grèce antique. La pièce du défunt était censée payer le passeur et ainsi permettre la traversée du Styx, fleuve qui sépare le monde des morts de celui des vivants. Comme si *l'homme aux larmes* (2023) avec une tête en pierre du XIV^e siècle posée sur un plâtre rejoignait les anciens créés par Giacometti. On peut y voir un lieu de passage. Une enjambée, afin de privilégier le continu. Mettre l'accent sur le passage qui relie : Celui d'Ali Cherri qui cherche à transmettre des signes vers le monde de l'après...

L'artiste a grandi au Liban pendant la guerre civile (1975-1990), d'où son choix délibéré pour des plâtres frêles et filiformes. Ces figures fragiles s'opposent à la résistance des autres et celles que l'archéologie ne cesse de retrouver.

De même que les nouvelles associations hybrides d'Ali Cherri, des fragments issus de culture ancienne et lointaine redonnent vie à d'autres sculptures inattendues. Il s'agit de gommer les frontières culturelles et temporelles pour proposer une autre façon de regarder un visage, écho de ce que Giacometti recherchait.

A travers *l'arbre de vie*, l'arbre stylisé, exprimant l'équilibre parfait de l'univers obtenu grâce à la faveur divine accordée au roi, qui se trouve sur le décor du palais du roi Sargon II en Mésopotamie (713-706 av J.-C.) et est conservé au Musée du Louvre, Ali Cherri voit dans ce symbole la sculpture de Giacometti, *Grande Femme* (1958) toute proche qui regarde *l'arbre de vie* comme s'il y avait des interrogations qui n'attendent aucune réponse. On

envisage un aller et retour dynamique avec le profond respect des œuvres du passé, celles de Giacometti qui en appellent d'autres à se renouveler sans cesse.

Nathalie Gallon

Alberto Giacometti/ Ali Cherri : enVISAGEment

jusqu'au 24 mars 2024

Institut Giacometti

5 rue Victor Schoelcher, Paris 14^e

Vue d'exposition enVISAGEment, Institut Giacometti, 2024 © photo Institut Giacometti



LA NUIT VENUE, ON Y VERRA PLUS CLAIR

Sur le principe d'un scénario découpé en « intérieur, extérieur, jour et nuit », l'exposition au Centre culturel Jean Cocteau, commissariée par Anna Milone et Luca Avanzini, trace les contours de ce moment particulier qu'est la nuit et où les œuvres des trois artistes invités jouent le trouble des repères et les espaces intermédiaires.



Dream Coat, Nefeli Papadimouli, © Elodie Ponsaud

Dans la fontaine devant la façade, à la place du jet d'eau, la sculpture/assemblage *Poulet fleuri* de **Prosper Legault**, faite à partir d'enseignes de boutiques et de néons de la ville récupérés, est comme un poème dadaïste : fleurs, chicken spot, croix de pharmacie... Au-dessus, le mot *Glaneur* ! Avec un côté presque hallucinatoire, ces jeux d'associations et de matières transforment les rebuts en rébus visuels. Quatre autres sculptures ont été installées entre le métro et le centre d'art par l'artiste musicien, parolier et qui se dit aussi « distilleur ». Le parcours du retour prend un air de jeu de piste à repérer les haïkus électriques aux couleurs acidulées dans l'espace urbain.

« En grec, on ne fait pas de rêve, on les voit », peut-on lire en exergue du film *Dream Coat* de **Nefeli Papadimouli**, réalisé avec Vincent Ceraudo et André Serre Milan. On reconnaît dans les costumes portés par les protagonistes les manteaux présentés dans deux autres salles de l'exposition. Ce sont des vêtements-paysages, des habits-sculptures, extrêmement élaborés. Suspendus les uns à côté des autres, aux prénoms des femmes qui les ont portés, ils sont les enveloppes de corps continuant de faire communauté par-delà l'absence.

Pour l'artiste, « la ville est un espace sensible qui habite autant qu'il est habité des sensibilités de ses habitant.es jusqu'à devenir le décor de leurs rêves ». Se pourrait-il alors que les rêves soient communs ? Partagés ? Déjà Jean Cocteau dans *Le Testament d'Orphée* l'expérimentait, en mettant lui aussi sur les yeux

d'autres « yeux » capables de lui faire traverser le temps et de voir les rêves des autres. La collection des masques oculaires, déposés sur les yeux des dormeurs et dormeuses dans le film, et visibles dans l'exposition sur des écrans noirs tels des bijoux précieux, semblent être dotés du même pouvoir « voyant ».

En plus de la réactivation des *Dream Coat* lors d'une performance, pensée comme une œuvre totale et collaborative, la proposition présente également un grand livre où des nuages en négatif forment d'étranges paréidolies, un rideau en gélatine comparable au subterfuge du procédé cinématographique de « la nuit américaine » et des dessins de schémas à la mécanique poétique. Sur des voilages, ce sont des retranscriptions de rêves, les siens, ceux des autres. Les phrases de la voix off du film ont été recueillies auprès d'habitants lilasiens.

La nuit, les voix s'écourent d'une manière différente. C'est ce que laissent entendre les entretiens réalisés avec des personnes qui travaillent la nuit aux Lilas, par **Camille Plocki**, metteuse en scène, la troisième artiste invitée. Diffusés à l'extérieur près de la fontaine, ces fragments d'intimité sonore témoignent du caractère à part de la nuit. Est-ce que l'on y voit plus clair, comme le suggère le titre, phrase extraite d'*Alice au pays des merveilles* ? Notons que la jeune héroïne fait une brève apparition dans l'exposition au détour d'une lithographie de Topor. La question reste en suspens...

Marie Gayet

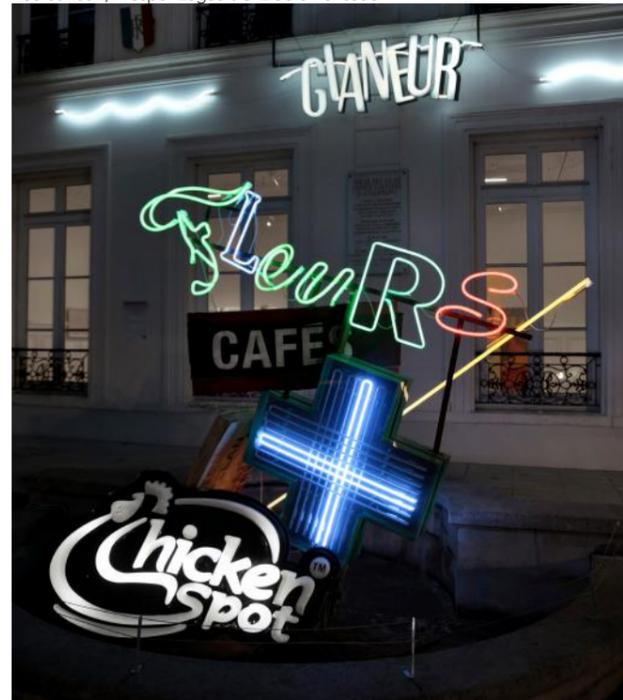
La Nuit venue, on y verra plus clair

Jusqu'au 1er juin 2024

Centre culturel Jean Cocteau

53 Place Charles de Gaulle, Les Lilas

Poulet fleuri, Prosper Legault © Elodie Ponsaud



NATHANAËLLE HERBELIN - NABIE D'AUJOURD'HUI

Pour cette jeune artiste née en 1989, qui est devenue en quelques années une des figures les plus importantes de la nouvelle génération de peintres figuratifs français, l'enjeu est de taille : faire dialoguer ses œuvres avec celles de Nabis au Musée d'Orsay dans les deux salles qui leurs sont consacrées.



Attention non divisé[e], 2023, collection particulière, Courtesy de l'artiste et Xavier Hufkens, Photo Thomas Merle © Adagp, Paris

Comme elle le précise, « C'est Christophe Leribault, le directeur du musée, et Nicolas Gausserand, le commissaire de l'exposition, qui me l'ont proposé. Dans un premier temps, j'ai trouvé cela un peu risqué, mais je me suis dit qu'au fond, je m'étais tellement inspirée, consciemment ou inconsciemment des Nabis, que j'ai accepté ».

Ainsi, ce sont une trentaine de ses tableaux qui sont confrontés au même nombre de tableaux de Bonnard, Vuillard, Maurice Denis, Vallotton, etc. « C'est moi qui ai sélectionné les Nabis, avec une préférence pour Bonnard que j'adore, et Christophe Leribault et Nicolas Gausserand ont choisi parmi mes tableaux existants. Mais j'en ai aussi réalisé quelques-uns spécialement pour l'exposition, en me livrant à des expérimentations comme peindre sur la colle pour obtenir un effet qui rappelle Vallotton. Et si la plupart des formats sont moyens (qui est le format qu'ils privilégiaient), d'autres sont grands pour évoquer la question du décor, qui était très important pour eux. »

Alors, pourquoi ce rapprochement entre Nathanaëlle Herbelin et cette peinture chatoyante qui a été inspirée par l'art japonais ? Le sujet. Car comme les Nabis, l'artiste aime les choses du quotidien, le banal, tout ce qui peut sembler a priori sans intérêt, voire même trivial, comme la toile intitulée *Pince à épiler*, mais qui parle de la vie et révèle au fond l'essentiel des choses. Chez elle se succèdent les scènes de toilette, d'intimité, d'intérieur, de couple, bref, de tout ce qui constitue l'existence. Et ce sont

souvent des garçons, ses proches, qui sont représentés. A tel point que le communiqué de presse du musée parle d'un questionnement sur le genre et d'une relecture féministe des Nabis. Mais elle s'en défend : « Je n'ai pas l'intention de refaire l'histoire de ce mouvement et je ne veux jamais aborder les choses de manière littérale. Mais je suis une femme et il me semble de mon devoir de donner une image de l'homme aujourd'hui. Et je travaille toujours à l'intuition, sans théorie. Dès que je me suis astreinte à un concept, j'ai raté mes tableaux ».

Ce qui l'intéresse, c'est une forme d'harmonie telle qu'elle transparait chez Bonnard. Famille, enfants, animaux, il y a peut-être moins de mélancolie chez elle désormais, moins d'extrême solitude. Et même sa palette, d'habitude plutôt sourde, presque grise, semble s'éclaircir, oser davantage les couleurs, à l'instar des maîtres auxquels elle rend hommage. Pourtant, une inquiétude émane toujours de ses tableaux. Car elle est franco-israélienne et sait ce que la guerre et la violence veulent dire. Encore plus aujourd'hui, où le conflit atteint un point extrême.

Patrick Scemama

Nathanaëlle Herbelin

Musée d'Orsay
Esplanade Valéry Giscard d'Estaing, Paris 7e
du 12 mars au 30 juin 2024

DRAWING NOW ART FAIR 2024

Le Printemps du Dessin célèbre ce médium partout en France depuis 2017 et cette année 70 structures le montreront sous toutes ses formes. « Le dessin, une œuvre à part entière », comme aime à le souligner l'équipe de la Drawing Society. Universel et intemporel, il envahit à nouveau le Carreau du Temple en mars avec 73 galeries de 14 pays, réparties en trois sections et avec plus de 300 artistes. Le secteur Général regroupe les galeries proposant un focus sur le travail d'un artiste dans un tiers de leur espace, le secteur Insight invite à une immersion dans l'univers d'un ou deux artistes et le secteur Process accueille des projets qui associent le dessin à des médiums divers.



Fabien Mérelle, *Fragment 8*, 2022 © Galerie By Lara Sedbon

En 2024, 40% des galeries participent pour la première fois, comme la galerie 22,48m2 avec les miniatures d'intérieurs complexes de **Paola Ciarska**, Double V Gallery et **Camille Chastang** qui s'approprie le motif floral et en explore le potentiel politique et féministe, la galerie turque Ferda Art Platform où **Inci Furi** réinterprète la nature morte en la développant dans une vaste installation, Invisible Galerie avec **Olivier Gruber**, artiste singulier à l'imaginaire fertile, la galerie japonaise Kobayashi et l'artiste **Izumi AKIYAMA** aux dessins évocateurs de sacré et de métaphysique, Parliament et **Helmut Stallaerts** qui porte un regard sensible sur les mystères de l'être dans un réel suspendu.

Les néanmoins nombreuses galeries fidèles reviennent avec de belles propositions. Eric Mouchet et **Noémie Sauve** qui retranscrit l'identité insulaire de Vulcano au travers de ses dernières créations utilisant l'électrolyse ou la bioluminescence. La galerie bretonne Réjane Louin invite **Natalia Jaime - Cortez** à présenter ses papiers dont les fibres se sont imprégnées de la couleur des eaux dans lesquelles elles ont été plongées. La galerie roumaine Gaep présente **Raluca POPA** et **Razvan ANTON**, un travail à partir d'archives historiques avec héliographies pour l'une et dessins tissés pour l'autre.

Cinq parcours invitent les visiteurs à poser un regard sur des pratiques originales ou des sujets spécifiques : « Parallax », à la signalétique spécifique créée par Joana P. R. Neves, Claudine Grammont et Filipa Oliveira, et quatre parcours « Coups de cœur » par trois designers Constance Guisset, Noé Duchaufour Lawrance et Mathieu Lehanneur et une architecte Aline Asmar d'Amman.

Les œuvres retenues apportent un nouvel éclairage sur un courant historique, explorent d'autres façons d'utiliser des techniques traditionnelles ou encore intègrent de nouvelles techniques. Pour sa première participation, CAR Gallery de Bologne présente

le travail de **Julia Haumont** avec des installations hybrides où figuration et abstraction se conjuguent. La galerie londonienne Close Ltd, également première participation, montre l'artiste britannique disparue **Jane Harris** et ses écritures du temps et du mouvement exposées récemment à la MECA Bordeaux. La galerie portugaise Presença nous invite à une rencontre physique avec le papier et le graphite de **Diogo Pimentão**. Dans la galerie Binôme, **Laurent Millet** brouille la distinction entre photo et dessin tout en se référant aux architectures. Pour la galerie italienne Labs, l'artiste octogénaire **Greta Schödl** répète les signes à l'infini créant une véritable partition musicale. Chez By Lara Sedbon, **Fabien Mérelle** transpose avec humour des moments ordinaires sur papier ou pierre.

Comme chaque année, un Prix Drawing Now est décerné lors du vernissage parmi les cinq artistes de moins de 50 ans sélectionnées : **Caroline Corbasson** qui présente ses cartographies de corps célestes chez Dilecta, **Stéphanie Mansy** qui poursuit sa quête archéologique et son intérêt pour la vie et l'histoire du papier au travers de gravures et pastels à la galerie F, **Catherine Meurisse** en solo show à la galerie Barbier, **Marine**

Camille Chastang, *Petit fermage aux soeurs Dietzsch* (détail), 2021 © courtesy Double V Gallery



Pagès et ses pièces mêlant dessin et écriture chez Bernard Jordan et **Tatiana Wolska** qui envahit l'espace avec ses formes organiques évoquant le vivant chez Irène Laub.

Au niveau -1, l'exposition *Animation : mécanique de l'esprit* est proposée par Joana P. R. Neves et réalisée en partenariat avec le Frac Picardie. En effet, le dessin aime à sortir du cadre. A quel point intègre-t-il de nouvelles technologies et de nouveaux langages ? L'animation incorpore le dessin et le cinéma tel chez **Massinissa Selmani** qui joue sur la frontière entre réel et irréel. **Inci Eviner** se réfère au cinéma mais aussi aux calligraphies de Henri Michaux pour réaliser des fresques fixes ou animées, traitant de sujets fondamentaux. **Catharina Van Eetvelde** utilise le dessin vectoriel pour proposer des œuvres qui tirent leur poésie de l'abstraction scientifique.

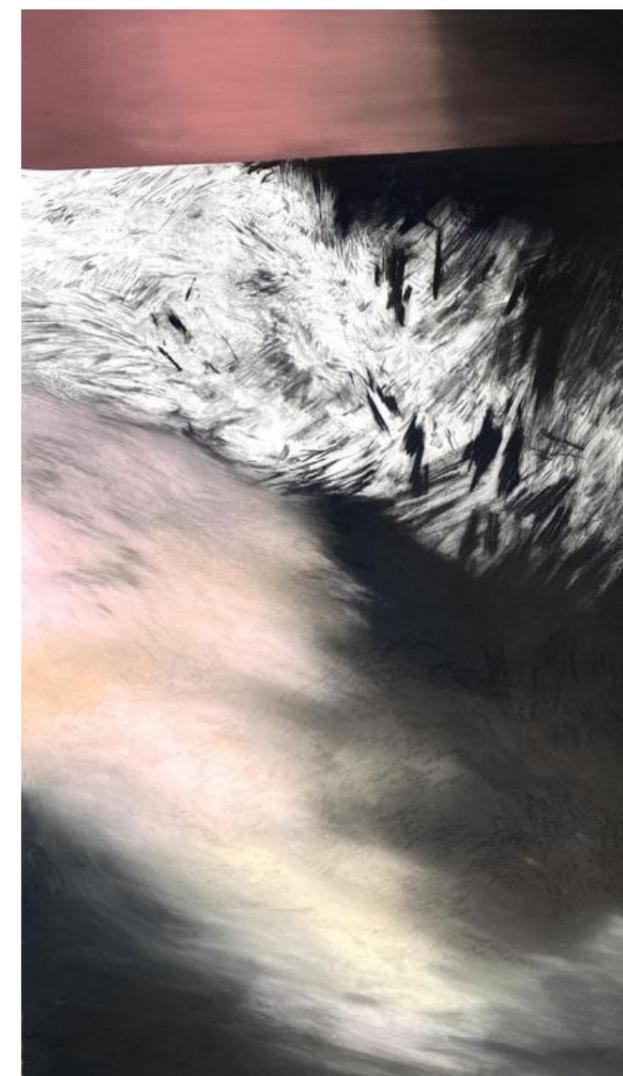
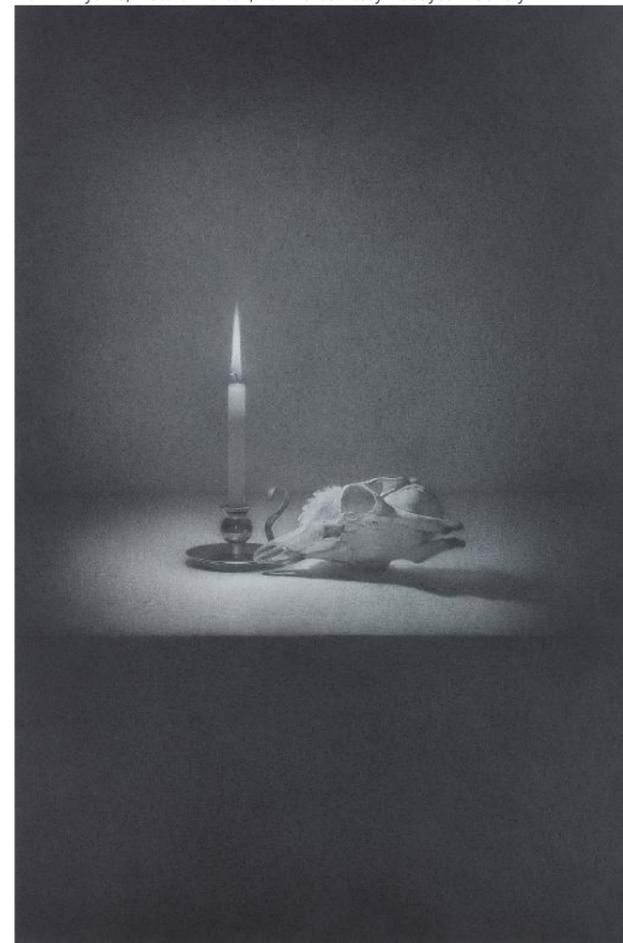
Un symposium permettra de faire le point sur ces nouveaux usages du dessin, en parcourant différentes thématiques telles que les sciences, l'éducation, la collection... suivi de nombreux entretiens et conférences.

Et puisque la France se prépare à accueillir les Jeux Olympiques, le sport sera au cœur de la 7e édition du Printemps du dessin. À vos marques... Prêt ? Partez !

Sylvie Fontaine

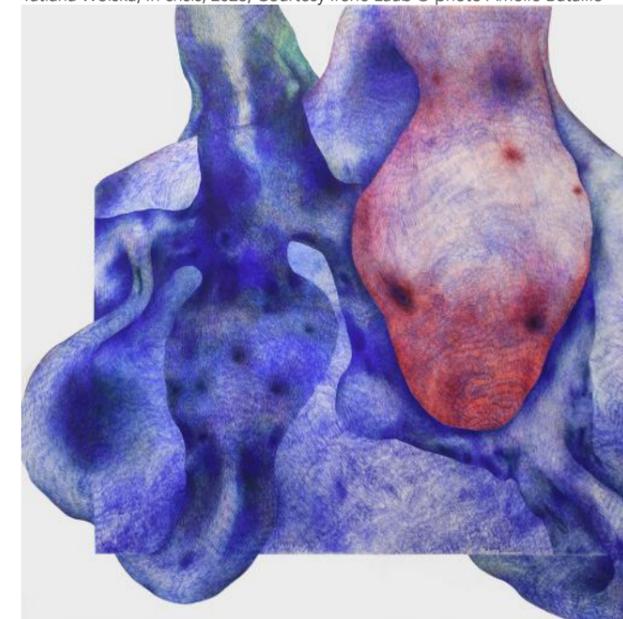
Drawing Now Art Fair
du 21 au 24 mars
Le Carreau du Temple
2 rue Eugène Spuller, Paris 3e

Izumi Akiyama, *Nature Morte I*, 2022 © courtesy Kobayashi Gallery



Stéphanie Mansy, *Rémanence numéro 2*, 2023 © Stéphanie Mansy

Tatiana Wolska, *In crisis*, 2023, Courtesy Irène Laub © photo Amélie Bataille



ART PARIS 2024 - INTENSÉMENT EXPLORATIF

Toujours plus haut, toujours plus fort. En cette année olympique, Art Paris 2024 poursuit de l'avant, accentuant son exigence et sa présence internationale. Entretien avec Guillaume Piens, commissaire général du salon.



Layla Cardenas, *Endless reweaving*, 2023 © Courtesy l'artiste et Galerie Dix9

Gilles Kraemer : Guillaume Piens, vous présentez la 26ème édition de ce salon sous le qualificatif de « forme olympique ! » Qu'en est-il ?

Guillaume Piens : Art Paris aime les challenges. En septembre 2021, nous inaugurons, après la longue parenthèse de la pandémie, le Grand Palais Éphémère. La boucle est bouclée puisque nous sommes la dernière foire à se tenir au Champ-de-Mars. À l'automne 2024, les manifestations retrouveront le Grand Palais. Notre sélection est toujours plus exigeante avec 136 galeries sur 291 candidatures reçues de 25 pays et un taux de renouvellement de 30 % par rapport à l'année passée, soit 42 nouvelles galeries.

GK : Quels sont les marqueurs de cette édition ?

GP : Des galeries influentes de l'art contemporain nous rejoignent telles Michel Rein ou la berlinoise Esther Schipper dans la répartition 40 % de galeries étrangères et 60 % françaises à laquelle nous sommes attachés. Le cru 2024 affiche notre volonté de mettre en avant des démarches que nous ne voyons pas ailleurs, des galeries à découvrir. Nous souhaitons montrer et défendre la jeune génération. Le tout porté par la volonté des galeristes du secteur général de présenter des œuvres fortes. Comme Salon/H avec la sculptrice et performeuse brésilienne **Lyz Parayzo** (1994) participant au projet de Guerreiro do Divino Amor à la 60ème Biennale de Venise dans le Pavillon suisse, ou l'appropriation du corps par la photographe japonaise **Mari Katayama** (1987) - Suzanne Tarasieve, ou les solo shows de **Layla Cardenas** (1975) - Galerie Dix9 et de **Pauline-Rose Dumas** (1996) - Anne-Laure Buffard.

GK : Éric de Chassey, directeur général de l'Institut national d'histoire de l'art, dans le choix de la scène française, a retenu la dénomination de « Fragiles utopies ».

GP : Pour lui, « la part utopique de la création artistique n'a pas disparu avec le modernisme mais elle continue à agir comme un principe actif » lorsqu'il a sélectionné 21 artistes, dans le choix équilibré et ouvert d'artistes émergents ou historiques, de tous âges, parfois décédés. De la redécouverte de **Juliette Roche** († 1980) - Pauline Pavéc, aux fragmentations architecturales de **Nathalie du Pasquier** (1957) - **Yvon Lambert**, ou **Alice Bidault** (1994) - Pietro Spartà, la plus jeune de cette sélection, dont la pratique prend source dans « son environnement quotidien et son intérêt pour l'archéologie » selon les propos du commissaire.

GK : Depuis 2018, Art Paris valorise la scène hexagonale. Avec le Prix BNP Paribas Banque Privée « Un regard sur la scène française », décerné pour la première fois, ce soutien s'ancre encore plus.

GP : Ce prix est d'un montant de 30 000 euros, en comparaison de la dotation financière de 35 000 euros remise par l'ADIAF au lauréat du Prix Marcel Duchamp défendant lui aussi la création de la scène française. Sans distinction d'âge, le jury, composé de sept personnes, récompense le parcours ou la carrière d'un des artistes de la sélection d'Éric de Chassey, de **Raphaël Zarka** (1977) - Mitterrand, à **Sarah Jérôme** (1979) - H Gallery.

GK : L'autre thématique « Art & Craft » est défendue par Nicolas Trembley, commissaire d'expositions indépendant.

Nitsa Meletopoulos, *Californian Sunfall*. 2023 © Courtesy l'artiste et She BAM ! Galerie Laetitia Gorsy



Karina Bisch, *Tableau pointilliste*. 2018 © Courtesy de l'artiste et ADAGP 2024. Galerie Lahumière

GP : Dans une ouverture très large, ne posant pas de distinction entre connus et anonymes, il convoque un Faïte de case du début du XXe siècle du Vanuatu et des textiles chinois Ge Ba ou peintures de tissus, patchworks de chutes de vêtements. « L'intégration de l'art dans tous les aspects de la vie quotidienne, souligne Nicolas Trembley, tout en valorisant des matériaux respectueux de la nature comme le bois, le verre, la laine ou la terre. ». Les frontières s'abolissent entre art et artisanat, dans cette nostalgie de la main dans notre société si virtuelle. Œuvres textiles chez **Joël Andrianomearisoa** (1977) - Almine Rech, et **Karina Bisch** (1974) - Lahumière, sculptures-vêtements de **Jeanne Vicerial** (1991) - Templon, verre de **Michele Ciacciofera** (1969) - Michel Rein, ou céramique de **Shiro Tsujimura** (1947) - Le sentiment des choses, autant de créations de la main qu'explorent les artistes contemporains.

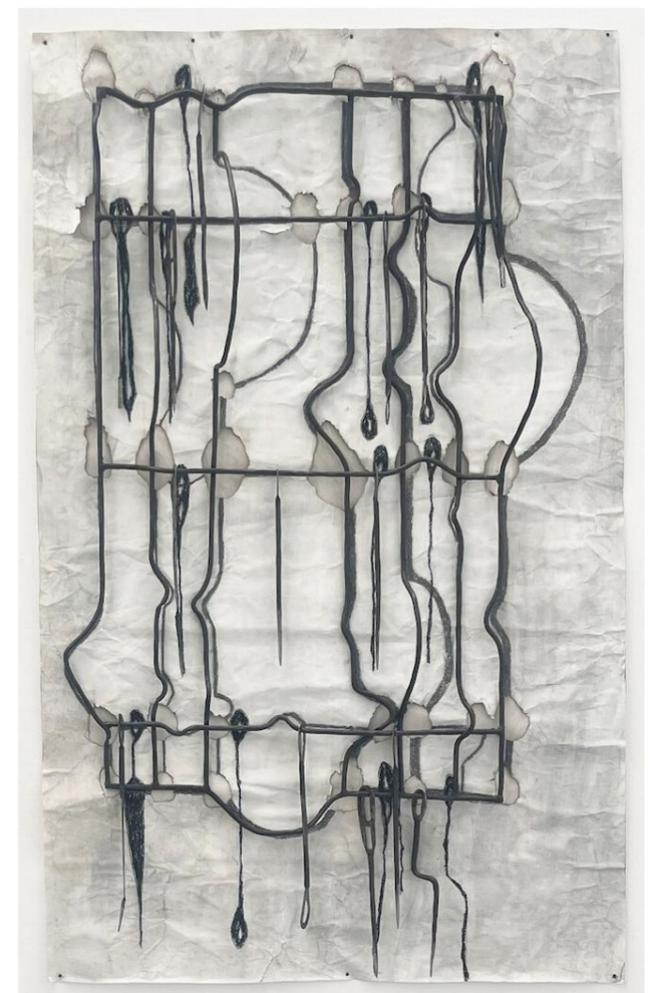
GK : Que proposent Solo Show et Promesses, vos deux autres focus habituels ?

GP : « Solo Show » avec 17 artistes, historiques tel **Jean Hélion** - Trigano, importants tel **Gilles Barbier** - Huberty & Breyne, ou émergents telles **Lucia Hierro** (1987) - Fabienne Levy, ou **Ellande Jaureguiberry** (1985) - Galerie 22,48 m².

Pour « Promesses », dédié à 9 jeunes galeries, le regard a privilégié des galeries étrangères telles Molski à Poznań, Gaep à Bucarest, She BAM ! de Leipzig avec des céramiques de **Nitsa Meletopoulos** (1984), mais aussi les parisiennes Bim Bam Gallery avec **David Jien** (1981) ou Hors-Cadre avec **Victoire Inchauspé** (1998).

Art Paris, bel et bien une foire de découvertes, explorant et défrichant aussi bien la création moderne que contemporaine.

Propos recueillis par Gilles Kraemer



Pauline-Rose Dumas, *Between Lines #2*, 2022 © Courtesy l'artiste et Galerie Anne-Laure Buffard



Alice Bidault, *Chien. Voussures* (abbatiale de Vézelay). 2022 © Courtesy l'artiste et Galerie Pietro Spartà, Chagny

Art Paris

Du 4 au 7 avril 2024

Grand Palais Éphémère, 2 place Joffre Paris 7e

LES 15 ANS DE LA FONDATION FRANCÈS

Depuis 2009, Estelle Francès ne cesse de développer ses actions autour d'une collection de 800 œuvres à ce jour, qui se veut en prise avec les excès humains et violences du monde. Alors qu'à Senlis, cité médiévale, ancrage historique de la Fondation, est conservé une approche intimiste de la collection, elle présente à Clichy, dans un bâtiment industriel de 800 m2, des expositions thématiques.



Vue de l'exposition *Je ne suis pas ce que tu vois de moi*, 2023, Valerie Oka et Nina Childress © courtesy les artistes et Fondation Francès

Estelle Francès, commissaire de l'exposition *Je ne suis pas ce que tu vois de moi*, construite autour des notions de genre et d'identité à partir de l'installation du duo autrichien formé d'**Ashley Hans Scheirl** et **Jakob Lena Knebl**, revient sur la ligne directrice qui les inspire, Hervé son conjoint et elle, en phase avec un contexte mondial agité, cette concordance renforçant leur engagement et la mise en place de contenus pédagogiques et éducatifs à destination de publics plus larges et plus proches. Elle lance en 2013 l'association « La Fabrique de l'esprit ». En 2015, elle crée l'association « Françoise pour l'œuvre contemporaine » qui accompagne les artistes tout au long de leur carrière à travers un concours et un programme de résidences internationales. Un déploiement à la fois local et international qui se cristallisera à l'occasion des 15 ans en 2024 à travers une ambitieuse programmation avec une exposition anniversaire, l'accueil en résidence à la Cité internationale des arts de deux artistes de Papouasie-Nouvelle Guinée, une exposition de l'artiste **Kader Attia** et de nouveaux projets hors-les-murs, à l'instar du partenariat avec le Musée d'art et d'archéologie de Senlis et de l'exposition *No Life Lost* de **Berlinde de Bruyckere** près de Stockholm.

Marie de la Fresnaye : *Qu'est-ce qui vous tient le plus à cœur quand vous regardez le chemin parcouru ?*

Estelle Francès : Avant toute chose, les rencontres initiées, les échanges autour des œuvres et surtout les contenus scientifiques

développés à travers les expositions et les œuvres. Les mots construisent l'échange et permettent de faire évoluer un regard, de modifier une émotion et d'apprécier une œuvre. J'éprouve un grand plaisir à débattre sur une perception en mouvement et depuis toujours à accompagner les artistes et les œuvres vers leurs différents publics. L'œuvre est un exutoire, un témoignage, une mémoire qui offre à chacun une possibilité de découvrir des mondes. Provoquer l'inconfort pour tenter de se réparer.

MdF : *Dans le cadre des 15 ans, une exposition de la collection est prévue, comment allez-vous opérer les choix ?*

EF : La sélection croise différents paramètres, notamment chronologie des acquisitions et des expositions mais surtout l'expression de nos choix les plus intimes, les plus dérangeants parfois pour ne pas oublier et résister. Nous souhaitons donner un éclairage fidèle à nos engagements depuis 15 ans à travers la collection et la fondation.

MdF : *Remarquez-vous une évolution de votre public, l'un de vos objectifs étant de développer votre audience à un public pas forcément acquis à l'art ?*

EF : Les programmes de la « Fabrique de l'esprit », notamment les projets scolaires, ont permis d'élargir nos publics, les médiations et les cours d'histoire de l'art offrent aux enfants et aux adultes une approche individualisée des amateurs aux plus érudits. Nous avons augmenté notre audience de proximité avec nos

partenariats, à l'instar du Musée d'art et d'archéologie de Senlis, et séduit les curieux avec la galerie F. qui fonctionne comme un incubateur d'artistes et permet aux visiteurs d'acheter des œuvres.

MdF : *Comment les artistes peuvent-ils postuler à cet incubateur ?*

EF : Tout d'abord par le biais de la plateforme Françoise pour l'œuvre contemporaine, sur laquelle nous lançons des appels à candidater, puis, après la sélection de notre comité, des projets peuvent être proposés aux artistes : des résidences, commandes ou encore une exposition à la galerie F.

MdF : *En quoi le contexte actuel de grande instabilité rejoint-il l'ADN de la collection ?*

EF : C'est en effet un point important, car au début de l'histoire de la collection, celle-ci était perçue comme radicale, dérangeante, nous étions perçus comme des provocateurs. Les œuvres traitaient de réalités choquantes, violentes ou répugnantes, nous souhaitions provoquer le dialogue sur ces sujets de société. Nous avons toujours assorti les expositions de programmes pédagogiques pour partager les idées. Finalement, la réalité a dépassé la perception de notre collection, les images du passé choquaient, d'aucuns ne voulaient plus les regarder, les atrocités actuelles imposent un processus de réparation où les œuvres jouent un rôle majeur. Le contexte nous oblige à regarder, à écouter, à tenter de réparer. Nous devons continuer à montrer les œuvres les plus dérangeantes, car les artistes perçoivent l'horreur du monde avant que celui-ci ne se révèle monstrueux.

MdF : *Comment se présente la coopération avec le Musée d'art et d'archéologie de Senlis ?*

EF : Nous avons toujours prêté une centaine d'œuvres par an. En 2023, nous leur avons prêté une œuvre de **Roy Adzak** et depuis, nous travaillons ensemble sur des expositions intitulées *Regards croisés* sur les collections du musée et de la fondation. Cette exposition est un formidable outil pédagogique pour montrer la temporalité d'une œuvre au public et considérer l'œuvre contemporaine.

Propos recueillis par Marie de la Fresnaye

XXH et moi
du 29 mars au 30 juin 2024

Fondation Francès Clichy

21 rue Georges Boisseau, 92110 Clichy

XXH et nous

du 13 septembre au 20 décembre 2024

Fondation Francès Clichy

21 rue Georges Boisseau, 92110 Clichy

Ghost, Attia, Fondation Francès et Espace Saint-Pierre, Senlis
Du 8 au 28 octobre 2024



Vue de l'exposition *Je ne suis pas ce que tu vois de moi*, 2023, Jeanne Vicérial, *Présence à l'enfant*, 2022 © courtesy l'artiste et Fondation Francès

Exposition *Vestige* - Fondation Francès 2014 - Gavin Turk © courtesy l'artiste et Fondation Francès



LUCILE HITIER - DIRECTRICE DE L'AR[T]SENAL

Après un parcours en galeries, institutions publiques et privées, monde associatif, Lucile Hitier décide de se tourner vers l'intérêt général et le service public. Elle dirige depuis 2016 le centre d'art contemporain l'ar[T]senal à Dreux.



Lucile Hitier

Cette structure municipale, soutenue par la Drac et le Conseil Régional Centre Val-de-Loire, où tout était à construire, lui semble le vecteur idéal pour poursuivre ses projets de diffusion culturelle, d'accompagnement du public et de soutien à la création, qu'elle soit territoriale, nationale ou internationale. À travers deux expositions annuelles collectives in situ et deux expositions hors-les-murs, l'ar[T]senal, doté d'un bâtiment post-industriel lumineux, s'inscrit en plein cœur de ville dans une nouvelle dynamique. Lucile Hitier nous décrypte le projet artistique et culturel de l'équipement.

Marie de la Fresnaye: *Quel est votre mode de fonctionnement de l'ar[T]senal ?*

Lucile Hitier : Nous sommes passés de deux personnes en 2016 à sept en 2024. Une équipe ultra motivée et investie dans le projet pour communiquer, accueillir et accompagner les publics et les artistes. Il y a depuis le dernier mandat une vraie volonté de la ville en matière de culture, qui est vue comme un axe fort d'attractivité et de vivre ensemble. Si l'on reprend l'historique en 2012, un bail emphytéotique avait été conclu avec le Conseil départemental d'Eure-et-Loir pour la réhabilitation et la programmation artistique partagée du lieu. Depuis 2019, c'est la ville qui porte à 100% la programmation du centre d'art. D'ailleurs, le Centre d'art contemporain est financé à majorité par la Ville de Dreux avec le soutien de la DRAC et de la

Région Centre-Val de Loire pour la programmation artistique et l'éducation artistique et culturelle.

MdF : *Quelle en est la programmation ?*

LH : Le centre d'art engage deux expositions in situ par an et deux expositions hors-les-murs, chaque programmation est entièrement tournée vers les publics par le biais de programmes didactiques. En ce qui concerne les expositions in situ, l'une est orientée « art et techniques », l'autre « art et société ».

En rassemblant plusieurs artistes autour d'un même support de création, le public peut ainsi appréhender l'œuvre non pas par le prisme du goût ou de l'esthétique mais plutôt par celui de la reconnaissance de la technique employée par l'artiste et du contexte de création. Ces projets visent à dépasser les réactions habituelles du « c'est moche », du « bien fait, mal fait », ou encore du « mon enfant de cinq ans en fait autant ».

De plus, l'ar[T]senal met en place chaque année depuis 2022 deux dispositifs dédiés à la création émergente dans son annexe : la Chapelle de l'Hôtel-Dieu. Les dispositifs « Un artiste à la chapelle » et « Apparitions » encouragent la professionnalisation des artistes-auteurs indépendants du territoire.

En 2025, l'ar[T]senal ouvrira dans sa programmation une nouvelle série d'expositions, cette fois monographiques, pour offrir à un artiste vivant et travaillant en Région Centre-Val de Loire un espace de diffusion personnel en partenariat avec le réseau Document d'artiste Centre-Val de Loire.

MdF : *Quelle est la typologie de votre public ?*

LH : L'idée a été de prendre par la main une première typologie de public avec en 2018 l'exposition *HERI[T]AGES* autour de la création contemporaine en lien avec des savoir-faire, avec des artistes comme **Wim Delvoye**, **Mathias Kiss** ou **Maude Maris**, qui trouvent leurs enjeux de production dans la technicité des beaux-arts ou arts décoratifs. Pour l'accentuer, nous avons noué un partenariat avec le musée d'art et d'histoire de Dreux pour une mise en dialogue de leur collection avec des œuvres résolument contemporaines.

Puis dans la continuité, l'exposition *Nous sommes contemporains*, forte de son vocabulaire urbain, s'adressait aux publics éloignés des institutions culturelles, mais passionnés par les phénomènes sociaux, identitaires, incluant ainsi tous les publics du territoire évoluant dans le même monde contemporain que les artistes invités : **Denis Darzacq**, **Daniel Firman**, **Suzanne Husky**, **Martin Parr**, **Jeanne Susplugas** ou encore **Pascale Marthine Tayou**.

L'exposition actuelle *Inspiré.e.s - Acte 4 - Dessin contemporain* s'inscrit dans la volonté d'accompagner autant des artistes de la région que des artistes de la scène nationale ou internationale,



Vue de l'exposition *Inspiré.e.s - Acte 4 - Dessin Contemporain*, Centre d'art contemporain l'ar[T]senal, Dreux, 2024

comme **Fabien Mérelle** et **Massinissa Selmani**, ancrés dans la Région-Centre Val de Loire. L'idée est de donner l'opportunité à des artistes du territoire de rencontrer des artistes d'autres scènes et ainsi développer les réseaux en faisant cohabiter des artistes émergents et des artistes plus confirmés.

Ainsi nous avons invité **Jérôme Zonder** et **Nicolas Daubanes** pour leur rapport à l'in situ, **Élise Beaucousin** et **Mathieu Dufois**, celui à l'architecture, **Fabien Mérelle**, **Morgane Baltzer** et **Émilie Breux**, le vivant, **Massinissa Selmani**, la société. Puis **Mélanie Herdier** et **Julie Ode-Vérin** pour leur fascination dessin-art-science.

La prochaine exposition appartiendra à la série d'exposition « Art et société ». Après *Manifestations artistiques*, nous ouvrirons l'exposition *Rien sans vous* et accueillerons une sélection d'artistes issus du territoire régional et national. Cette exposition s'inscrira dans le cadre du festival de région *arTchipel*



et nous donnera à nouveau l'occasion de présenter également des œuvres de la collection du Centre Pompidou. Elle aura lieu de juin à janvier autour d'une relecture de l'esthétique relationnelle, avec majoritairement une sélection d'œuvres participatives, inclusives. Sans le public il n'y a pas œuvre.

MdF : *Quels sont les artistes accueillis en résidence ?*

LH : Depuis 2019, le Centre d'art accueille des artistes en résidence de transmission et de création à l'occasion de ses expositions, mais également en parallèle de celles-ci avec des structures partenaires du champ social ou médico-social. Nous développons aussi certains partenariats comme avec l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de la région Centre.

Actuellement le Centre d'art en coordonne quatre ! **Bojana Nickevic** est en résidence Culture santé DRAC ARS à l'unité psy de l'hôpital Victor Jousset. **Anne Houel**, est en résidence mission au collège Marie Curie. Et en ce moment à l'arTsenal, **Mélanie Herdier** et **Morgane Baltzer** sont en résidence de transmission à l'arTsenal auprès des publics des quartiers prioritaires et ruraux de proximité.

Propos recueillis par Marie de la Fresnaye

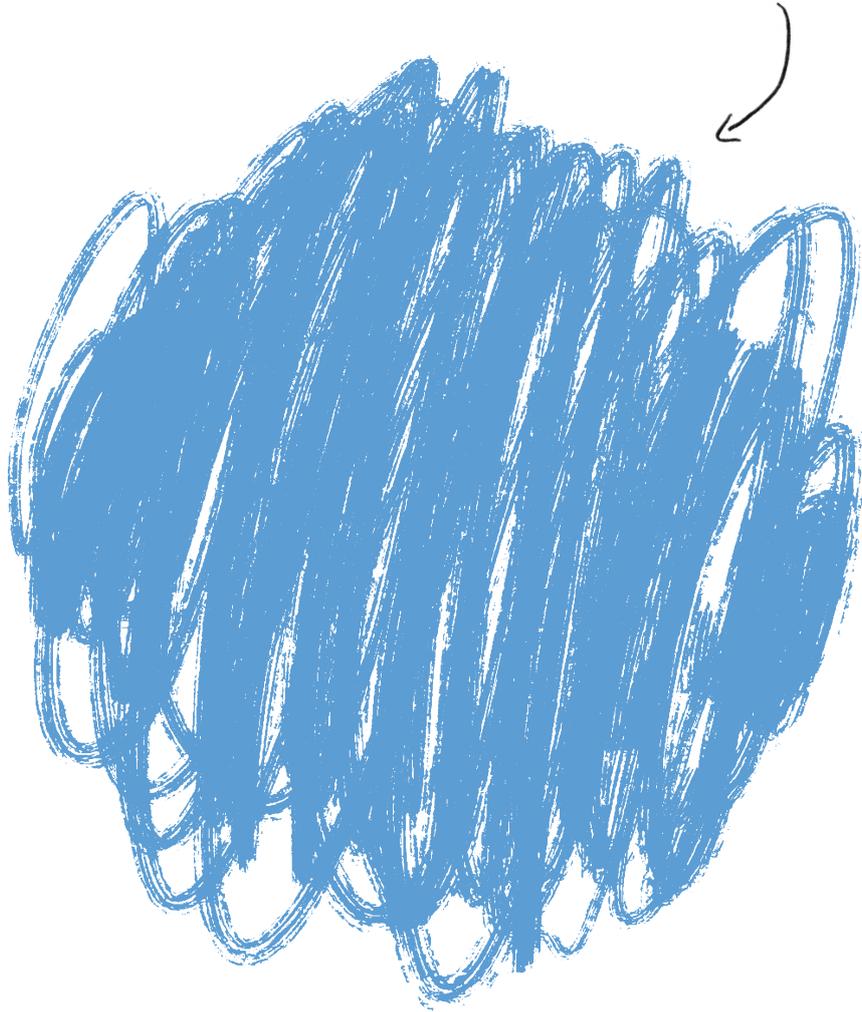
Inspiré.e.s - Acte 4 - Dessin contemporain

Jusqu'au 26 mai 2024

Centre d'art contemporain, l'ar[T]senal

13 Place Mésirard, Dreux

Ceci est bien plus
qu'un dessin



DRAWING NOW ART FAIR

Salon du dessin contemporain — 17^e édition
73 galeries internationales
Du 21 au 24 mars 2024
Carreau du Temple, Paris 3^e

drawingnowartfair.com

